



3590.

Leitzkau

99  
Verf. Robert, Marie-Anne  
de Roumies, épouse de

Colzim. V. 4. 13713-73717  
(1763!)

Marie-Anne de Roumies  
devenue Robert  
Bord.

16

LA VOIX

DE LA

NATURE,

OU

LES AVANTURES

DE MADAME

LA MARQUISE DE \*\*\*.

PAR MAD. DE R. R.

AUTEUR DE LA PAYSANNE PHILOSOPHE.

PREMIERE PARTIE.



A AMSTERDAM,

AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. LXVI.

7766 ↗

1095





# EPI T R E

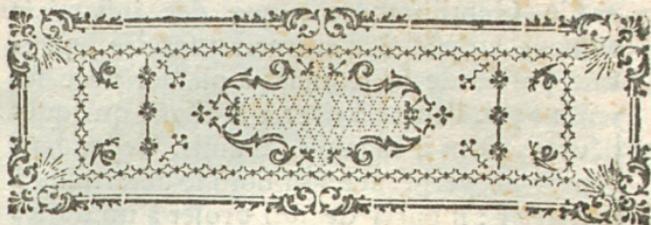
## A M O N A M I E.

**R**ONDEZ, Madame, si vous l'osez,  
il faut pourtant se justifier; je n'ai  
me point à avoir tort avec mes amies.

Si j'ai différé jusqu'à présent à vous satisfaire, ce n'est ni paresse, comme vous m'en accusez, ni défaut de confiance. L'avouerai-je? un peu d'amour-propre est la seule cause de ce retard. Comment entreprendre de peindre à la personne du monde la plus spirituelle, des Aventures qui contiendront, sans doute, plus d'un volume, & cela avec un style naturel, simple & souvent négligé? car je vous avertis, Madame, que si vous voulez de l'esprit,

## É P I T R E.

de l'élégance & de ces belles phrases à la mode, vous pouvez vous dispenser de lire mes Mémoires. Ces grands riens si bien dits, ne sont point de ma compétence : le sentiment & le cœur ont toujours été le mobile de toutes mes actions ; & c'est en suivant ces mêmes principes que j'ose vous assurer de la tendre amitié avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.



# LA VOIX

DE LA

NATURE,

OU

LES AVANTURES

DE MADAME

LA MARQUISE DE \*\*\*.



E commence sans aucun préambule. J'ai cru long-tems que je tirois mon origine de la Province de Normandie. Mon pere étoit un Gentilhomme, dont tout le bien consistoit en une petite Ferme qu'il faisoit valoir, & qui dans les meilleures années lui raportoit environ quatre cens livres. Cette Ferme étoit cependant qualifiée du titre honorable de Terre, sans doute à cause d'un vieux Colombier, qui étoit encore presque entier.

I. Partie.

A

Ce Gentilhomme , que des infirmités avoient empêché d'entrer au service , passa une partie de sa jeunesse à plaider avec ses voisins , & l'autre à tirer à la chasse quelques lièvres , dont il régaloit ses amis. Cependant l'envie de perpétuer son nom le déterminà à se marier : il parla de son projet à un de ses anciens amis , qui , chargé d'une nombreuse famille , lui offrit la fille aînée : cette Demoiselle n'étoit douée ni de graces , ni de beauté , ni des faveurs de la fortune ; mais c'étoit une ménagère , qui , malgré la noblesse de son origine , prenoit elle-même le soin de la basse-cour. Ce mariage fut bien-tôt conclu : on pense aisément que la pompe & l'éclat furent bannis de cette cérémonie.

M. d'Embleville , charmé de son épouse , passa plusieurs années à désirer un fils. Enfin Madame devint enceinte , & mit au monde une fille , qui lui coûta la vie. Ce malheur fut bien-tôt suivi de la mort de mon pere. Me voilà donc restée orpheline. Le Curé , qui étoit , sans contredit , le plus spirituel du lieu , fut chargé d'annoncer cette fâcheuse nouvelle au frere de M. d'Embleville , qui demeuroit à Paris , où il s'étoit acquis une réputation au Barreau. Celui-ci fut vivement touché de la mort de son frere. Il écrivit au bon Curé pour le prier de faire affermer la petite Terre , de se charger des effets de la succession , & de prendre soin de sa nièce. Le Curé remplit exactement sa commission. Douze années se passèrent sans qu'il prit envie à M. d'Embleville de me voir ; cepen-

dant le Curé ne cessoit de lui écrire en ma faveur. Heureusement qu'une Dame de condition, qui s'étoit retirée depuis long-tems dans l'endroit de ma naissance, voulut bien par zèle & par amitié se charger du soin de mon éducation. Cette Dame étoit une veuve qui joignoit à beaucoup d'esprit un grand usage du monde; des circonstances malheureuses l'avoient obligée de passer le reste de sa vie à la campagne; ses chagrins l'y suivirent. Où faut-il qu'une ame sensible se cache pour les oublier? La douleur est trop ingénieuse pour ne pas rechercher exactement toutes les choses qui peuvent lui être utiles. Accoutumée à vivre aux dépens de la mémoire, cette faculté de l'ame la sert toujours trop bien; malheureusement le Ciel avoit doué ma bienfaitrice d'une prodigieuse mémoire. Le Curé employoit souvent toute sa rhétorique pour tâcher de lui faire oublier une partie de ses peines. Il semble, Madame, lui disoit-il, que vous ayez des raisons pour encourager votre douleur, & que vous lui ayez fait un serment de fidélité de contracter avec elle pour toute votre vie: j'ignore quelle peut être l'espèce de vos chagrins; mais quels qu'ils soient, n'y auroit-il pas plus de grandeur d'ame à se soumettre aux décrets de la Providence, qu'à vous rapeller sans cesse des circonstances fâcheuses qui ne servent qu'à vous accabler? Malgré les remontrances du Curé, cette Dame succomba enfin à ses maux, & une langueur mortelle la conduisit au tombeau.

L A V O I X

Quoique je n'eusse alors que quatorze ans, je ressentis vivement la perte que je venois de faire. Le Curé, toujours attentif aux soins de mon éducation, engagea une de mes parentes à me prendre chez elle en attendant qu'il eût des nouvelles de mon oncle, à qui il avoit écrit. Cette parente, âgée & fort infirme, étoit par conséquent hors d'état de veiller sur ma conduite.

Cependant M. d'Embleville, trop occupé des affaires des autres pour s'embarasser des miennes, fit réponse qu'il falloit me laisser chez Madame de Vernouillet jusqu'à nouvel ordre. Heureusement que peu de tems après, le Curé eut une affaire considérable qui l'obligea d'aller à Paris; il jugea sagement qu'il auroit besoin d'amis, parce que le Proverbe qui dit que *bon droit veut être aidé*, est connu dans tous les Pays.

Son premier soin fut donc en arrivant, de se rendre chez M. d'Embleville; c'étoit sur lui qu'il fondoit toutes ses espérances par les services qu'il pouvoit lui rendre. Après l'avoir long-tems entretenu de son affaire, il lui parla de moi, & ajouta qu'il étoit dangereux de me laisser livrée presque à moi-même dans un âge aussi tendre; que Madame de Vernouillet n'étoit plus en état de veiller sur ma conduite; que j'avois reçu de bons principes, & que je promettois beaucoup; mais qu'il sçavoit mieux que lui que les plus beaux diamans ne brilloient qu'après avoir passé par la main de l'Ouvrier; qu'il étoit tems de travailler à me former l'esprit, & me donner

des talens qui réparassent mon peu de fortune ; qu'il s'étoit aperçu que je n'avois nulle disposition pour le Cloître , & que conséquemment il se croyoit obligé de l'engager à me prendre chez lui.

M. d'Embleville , qui étoit marié depuis environ quatre ou cinq ans , rejeta d'abord la proposition du Curé ; mais sa femme , qui étoit la bonté même , fut si touchée de la proposition dans laquelle je me trouvois , qu'elle dit à mon oncle qu'il y auroit de l'inhumanité à m'abandonner ; qu'elle le prioit de me faire venir , que n'ayant point d'enfans elle se feroit un vrai plaisir & un amusement de se charger du soin de mon éducation. Il y consentit , en lui faisant observer que , ne connoissant pas mon caractère , elle alloit peut-être se livrer à des désagrémens dont il ne pouvoit répondre. Le Curé , rempli d'un zèle vraiment chrétien , rassura mon oncle sur ses craintes , fit l'éloge de ma simplicité & de ma candeur , en ajoutant un portrait fort avantageux sur les dons que j'avois reçus de la nature ; & pour ne point laisser refroidir les sentimens que Madame d'Embleville venoit de faire paroître , il offrit de me faire partir aussi-tôt qu'il seroit de retour. La difficulté fut de sçavoir à qui on me confieroit sur la route. Madame d'Embleville proposa d'envoyer sa Femme de chambre ; mais son mari s'y opposa avec une vivacité qui lui donna des soupçons , & ces soupçons occasionnèrent une dispute des plus vives. Ce fut la première & la seule qu'ils eurent ensemble. Le Curé , qui

craignoit que cette querelle n'altérât leur bonne volonté, se hâta d'adoucir les esprits par un long discours, qui se termina par la proposition d'envoyer sa nièce pour m'accompagner, en suppliant Madame d'Embleville de vouloir bien la placer auprès de quelque Dame de ses amies. Comme cette Dame étoit très-vive, & que l'empotement de son mari lui avoit donné à penser sur sa Femme de chambre, elle prit le parti de la renvoyer pour prendre la nièce du Curé. Depuis long-tems elle étoit très-mécontente de cette domestique, qui prenoit souvent des airs d'autorité insoutenables: elle expliqua donc ses raisons au Curé, qui ne put raisonnablement blâmer ce nouvel arrangement, d'autant mieux qu'il tournoit au profit de sa nièce.

Les affaires du Curé terminées, il retourna dans sa Province, & vint le même jour de son arrivée m'annoncer un bonheur que je desirois depuis long-tems sans oser l'espérer. Cette nouvelle me combla de joie; je lui en marquai ma reconnoissance, en l'assurant que je n'oublierois jamais les nouveaux services qu'il venoit de me rendre.

Nanette, nièce de ce bon Curé, fut aussi charmée des arrangemens que son oncle avoit pris; elle les regardoit comme un acheminement à un bien-être, que son oncle étoit hors d'état de lui faire. Cette fille m'étoit fort attachée, & ce fut pour elle une double satisfaction de penser qu'elle ne me quitteroit point. Malgré l'empressement que j'avois de voir mon oncle, je ne pus m'empêcher de

répandre des larmes en quittant Madame de Vernouillet , & sur-tout mon bon Curé. Du reste mes adieux ne furent pas longs , ni mes ballots difficiles à faire. Nous partîmes enfin par le premier carrosse. Il n'est pas difficile d'imaginer qu'il ne fallut point de chariot pour porter mon bagage ; une voiture qu'on envoya au devant de moi avec un domestique , suffit pour tout.

Madame d'Embleville étoit dans une impatience extrême de me voir ; elle s'étoit fait un portrait des plus avantageux de toute ma petite personne sur ce que lui en avoit dit le bon Curé : elle se proposa de me mener d'abord chez ses amies les plus intimes. Mais quelle fut sa surprise lorsqu'elle me vit entrer dans son appartement ! elle crut voir une petite Bohémienne , tant j'étois noire & hâlée ; & pour relever mes graces , j'avois une robe si courte que l'on me voyoit la moitié des jambes , des souliers plats , & une fois trop longs , point de gants , des mains & des bras comme une Savoyarde , coiffée à faire horreur , avec un tas de rubans verts , qui est la couleur qui m'a toujours été le plus mal. Madame d'Embleville fit un cri de surprise qui me fit peur , mais non pas au point de m'interdire , quoiqu'un peu intimidée par ses regards : je m'approchai & l'embrassai cependant d'un air assez aisé. Ah ! mon Dieu , ma chère enfant , me dit-elle , comme vous êtes faite ! J'avois prié M. le Curé de vous faire mettre ce que vous aviez de plus propre dans la voiture. Puis s'adressant à Nanette , qui

ofoit à peine lever les yeux ; mais pourquoi , Mademoiselle , ne l'avez-vous pas mieux coiffée ? Ma chère tante , repris-je , je vous assure que ma bonne amie m'a mis aujourd'hui tout ce que j'ai de plus beau ; elle a été assurément plus de deux heures à me friser ; car il est bon de vous dire que c'est la première fois de ma vie , & une jolie Dame qui étoit avec nous dans la voiture , a aussi mis la main à ma parure ; c'est elle qui a posé mes rubans & qui a fait mon collier : pour me rendre un peu plus blanche , on a pensé m'ôter la peau à force de me débarbouiller ; de toutes les jeunes personnes de mon Pays j'ai toujours été la mieux mise. Effectivement , reprit Madame d'Embleville en riant de tout son cœur de ma simplicité , il me paroît qu'on s'y met d'un grand goût : vous êtes admirable ! Allons voir votre oncle.

Elle me prit la main & me conduisit dans le cabinet de son mari : Tenez , M. lui dit-elle en entrant , voilà Mademoiselle votre nièce que je vous présente dans toutes ses parures. M. d'Embleville ne put garder sa gravité ; il rit , peut-être pour la première fois. Je me jettai à son cou , il m'embrassa , me questionna beaucoup , voulut bien dérider son front & perdre une heure avec moi. C'étoit assurément la plus grande marque d'amitié qu'il pût me donner. Hé bien , ma nièce , êtes-vous bien aise d'être à Paris ? Croyez-vous que Madame puisse vous dédommager de la perte que vous faites de Madame de Vernouillet ? Je ne pense pas que vous la

revoiez jamais ; vous allez entrer dans une nouvelle forme de vie : ici on connoît le prix du tems , toutes vos heures doivent être employées , afin de réparer celles que vous avez perdues : vous êtes en âge de profiter des talens & des conseils que votre tante veut bien prendre la peine de vous donner. Comme nous n'avons point d'enfans , elle veut bien aussi , suivant la promesse qu'elle m'en a faite , vous adopter pour sa fille , pourvu néanmoins que de votre part vous répondiez à nos bonnes intentions par une assiduité continue à remplir tous vos devoirs ; ayez surtout beaucoup de complaisance pour elle , & il ne vous sera pas difficile de gagner son amitié ; suivez en tout ses conseils , & ne vous en écartez jamais ; songez que votre bonheur dépend des sentimens qu'elle prendra pour vous.

Je me jettai alors dans les bras de Madame d'Embleville , en fondant en larmes. Pourquoi pleurez vous , ma chère enfant , me dit cette Dame d'un air attendri ? Ce que votre oncle vient de vous dire est pour votre bien. J'en suis convaincue , répondis-je ; aussi n'est-ce pas la douleur qui fait couler mes larmes , mais le sentiment & la reconnoissance. Hélas ! chere Maman , permettez-moi de me servir de ce nom ; si vous pouviez voir ce qui se passe dans mon cœur , je sens mille mouvemens que je n'ai jamais éprouvés , & dont vous seriez sûrement contente si je pouvois vous les exprimer. Madame d'Em-

bleville me ferra avec un action vive, ses yeux devinrent humides. Va, ma fille, dit elle, je sens que je t'aime déjà plus que je n'ai jamais aimé de ma vie. Mon oncle m'arracha de ses bras pour me combler de caresses. Ah! Monsieur, quel enfant, lui dit-elle! que de naïveté & de candeur! que j'aurai de satisfaction à cultiver cette jeune plante & à former son cœur pour la vertu! Je vous l'abandonne, Madame, reprit mon oncle; elle est ma fille, elle devient aussi la vôtre; c'est à votre zèle que je la confie. Nous avens du monde à souper, dit Madame d'Embleville; à son premier abord, j'avois décidé de ne la point faire paroître, mais je vois qu'elle se tirera fort bien d'affaire. Vous êtes la maîtresse, dit mon oncle, je ne m'en mêle plus; elle doit cependant être un peu fatiguée. Je l'assurai que je ne l'étois point du tout.

Ma tante me ramena dans son appartement: plusieurs personnes y étoient. Un jeune homme de la plus belle figure du monde, vint au-devant d'elle. Voilà donc, dit-il en m'embrassant, notre petite Normande arrivée. La jolie physionomie! je bouillois d'impatience de la voir: les jolis yeux! comme ils sont fins & pleins d'esprit! Ne trouvez-vous pas, Mesdames, qu'elle ressemble à ma sœur? Il est vrai, dit un homme très-grave, qu'elle a beaucoup de l'air de Madame. Ma sœur, repris-je en le regardant à mon tour! Ah! M., vous êtes

donc le frere de ma chere tante ? Oui , belle Reine , reprit M. de Bracmont , & je veux être votre galant. Mon galant , soit , repris-je en riant ; je débute assez bien ; vous me paroissez fort aimable ; je me sens même de la disposition à vous aimer ; car tout ce qui appartient à ma belle Maman doit me plaire ; ainsi vous ferez l'ami de mon cœur. Sais-tu bien , me dit ma tante , que tu lui fais une déclaration. Oh ! repris je , c'est mon petit oncle , il n'y a point de danger. On continua à badiner sur mon ajustement & sur le tems qu'on avoit passé à ma toilette : je soutins très-bien la plaisanterie sans avoir l'air embarrassé. Il est vrai que Madame d'Embleville m'avoit mise d'abord à mon aise ; sa bonté & les caresses dont elle me combloit , sembloient animer mon esprit , & en tirer , pour ainsi dire , de ces étincelles , que la liberté de s'exprimer fait souvent briller dans la jeunesse.

Après le souper on me conduisit dans une petite chambre qui m'avoit été préparée. Madame d'Embleville , curieuse d'entendre la conversation que j'aurois avec Nanette , ne doutant pas que je ne lui disse librement ma pensée , passa doucement dans son cabinet de toilette , qui n'étoit séparé de cette chambre que par une cloison de planches. En entrant je fus d'abord embrasser ma chere Nanette. Il faut , lui dis-je , que je répande ma joie dans ton sein ; je suis enchantée de ma tante ; qu'elle est bonne , qu'elle est tendre ; & que je suis touchée des marques d'a-

mitié dont elle m'a comblée ! Si tu favois , ma bonne amie , tout ce que mon oncle m'a dit , & que cette belle Maman a bien voulu approuver par des sentimens qui me pénètrent. Non , mon cœur ne trouve point d'expressions pour exprimer la moindre partie de ce qu'il ressent. Hélas ! que M. le Curé avoit raison quand il m'assuroit que j'allois me trouver dans un autre monde ! Il est vrai que j'ai ressenti plus de plaisir depuis que je suis arrivée , que je n'en ai éprouvé dans toute ma vie : aussi n'oublierai-je jamais les services qu'il m'a rendus. C'est lui , sans doute , qui a déterminé M. & Madame d'Embleville à me prendre chez eux. L'heureux procès pour moi qu'a eu ce bon Pasteur ! Mais tu ne me dis rien , ma bonne amie ; pourquoi as-tu l'air si triste , pendant que je me livre à toute ma joie ? Ne devois-tu pas la partager ? N'es-tu pas toujours mon amie ? Sois sûre que quelque chose qui m'arrive , jamais la fortune ne changera mon cœur. Dis-moi donc ce qui te fait de la peine.

Tenez , Mademoiselle , dit Nanette , je suis dans un chagrin affreux , car je vois bien que je ne puis convenir à Madame ! on vous a trouvée si mal coiffée , qu'on n'a cessé d'en rire à mes dépens. Sans doute qu'il lui faut une Femme de chambre beaucoup plus adroite ; & ce qui me désespère , c'est que je serai obligée de retourner dans mon Pays. Nanette se mit à pleurer amèrement. Quoi ! ma petite Bonne , lui dis-je en me jettant à son cou , ce n'est que cela qui t'afflige si fort ?

va , je t'assure que nous ne nous quitterons point ; demain j'instruirai ma tante de tes inquiétudes , & je compte déjà assez sur ses bontés pour t'en promettre une bonne réponse.

Je ne manquai pas , au lever de Madame d'Embleville , de lui présenter la requête de Nanette. Comme elle n'avoit pas perdu un mot de notre conversation , elle fut charmée de mon bon cœur ; elle sonna la pauvre Nanette pour la rassurer sur ses craintes , en lui disant qu'elle la prenoit uniquement pour blanchir & avoir soin du linge , qu'elle ne la regardoit que comme une personne en qui elle mettoit toute sa confiance ; cette assurance remit la joie dans le cœur de Nanette. J'en fus charmée.

Huit jours suffirent pour préparer tous mes ajustemens. Pendant ce tems Madame d'Embleville ne sortit point , & fit même défendre sa porte. Mais M. de Bracmont nous tint fidelle compagnie. C'étoit le plus aimable homme du monde , esprit saillant , propos légers , discours badins ; j'en étois enchantée : il avoit pour sa sœur une tendresse infinie. Bracmont étoit Officier dans la Marine ; quoique très-jeune , il s'étoit déjà trouvé à une action d'éclat où il avoit acquis de la réputation ; prisonnier de guerre par les Anglois , il étoit à Paris sur sa parole , & n'attendoit qu'un échange pour se rembarquer. Madame d'Embleville craignoit cet échange autant que son frere le desiroit. Que voulez-vous que je fasse ? lui disoit-il ; lorsqu'on n'est pas avantagé des biens de la for-

tune , un homme n'a d'autre parti à prendre que celui des Armes. Ah ! mon frere , pourquoi toujours vous exposer sur un élément où vous courez sans cesse mille nouveaux dangers ? Il faut , dit-il , remplir sa destinée , ne rien craindre & tout espérer. Mais la charmante Adélaïde ne doit pas s'amuser de vos tristes réflexions ; si elles ne m'amusent pas , elles me touchent infiniment , lui dis je ; & je puis vous assurer que je partage bien sincèrement les inquiétudes de ma belle Maman.

Ma garde-robe remontée , on se disposa à faire quelques visites , & nous fûmes ensuite nous promener aux Thuilleries. C'étoit au Printems ; une partie de la société de Madame d'Embleville s'y trouva. Ce Jardin , qui est la plus belle promenade du monde , étoit ce jour-là rempli de tout ce qu'il y a de grand dans Paris ; ainsi mes yeux eurent de quoi se satisfaire. Je pourrois dire que l'amour-propre y trouva aussi son compte , par les complimens que je reçus. J'étois très-parée , & cela ne nuit point ; j'avois de ces tailles de Nymphes. N'y a-t'il point trop de vanité à dire que j'étois jolie ; je ne prétends pas pour cela obliger personne à le croire. Il est cependant certain que tout le monde le disoit ; mais ces galans propos ne m'ont jamais gâtée ; car c'est ce qui nous perd nous autres femmes ; nous aimons à nous entendre louer , du moins c'est un reproche que les hommes ont la bonté de nous faire ; mais si ces Messieurs , qui se sont érigés en juges severes , vouloient prendre la peine de tenir la balan-

ce dans un juste équilibre , ils avoueroient qu'ils ont tout au moins autant de petitesse que leurs générosités nous en distribuent , puisque presque tous se laissent plus séduire par l'amour-propre que persuader par la raison.

En rentrant au logis , nous rencontrâmes dans l'antichambre M. le Duc de\*\*\*, qui venoit de consulter mon oncle sur une affaire de très-grande conséquence. Ce sont là , sans doute , Mesdemoiselles vos filles , dit-il en nous saluant ; elles sont charmantes. L'une est ma femme , & l'autre ma nièce , dit M. d'Embleville : le Duc nous fit des complimens , & reparla de son affaire pour avoir sans doute un prétexte de rester plus long-tems ; car il nous examina beaucoup l'une & l'autre.

Après le souper , M. d'Embleville , que les louis du Duc avoient mis de bonne humeur , dit à sa femme : Il me paroît , Madame , que , graces à vos soins , Adélaïde ne se ressent déjà plus de sa Province. Comment ! on l'auroit prise tantôt pour Flore ; les femmes ont un goût inné pour la parure ; mais ce n'est pas assez que des graces , il faut des talens. Quel Maître lui donnez-vous ? J'ai commencé par un Maître à danser , pour qu'elle aprît du moins à se presenter ; demain elle en aura un de Musique , qui lui montrera en même-tems à toucher le Clavecin ; pour la Géographie & l'Histoire , je m'en charge , cela m'amusera & me rapellera en même-tems bien des faits dont je ne

me reffouviens qu'imparfaitement. Je voudrois aussi, dit mon oncle, qu'elle aprît l'italien, afin de lui faire perdre son petit accent normand. Vous savez que pour bien parler on doit n'en avoir aucun; comme vous le parlez & l'entendez très-bien, cela lui donnera beaucoup plus de facilité.

On voit que pour une fille de mon âge j'avois assez d'occupations; toutes mes heures étoient marquées pour réparer en quelque sorte le tems que j'avois perdu. M. de Bracmont se joignit à Madame d'Embleville, & tous deux animés d'un même zele, me firent faire en peu de tems des progrès, mon oncle se joignoit à eux; comment ne pas réussir avec d'aussi bons Maîtres?

Un jour que nous avions eu grande compagnie, Madame d'Embleville me demanda si j'étois contente de ma journée. Vous avez reçu bien des complimens, mais je crois que votre raison doit vous empêcher de croire des propos que les hommes débitent indistinctement à toutes les femmes; persuadés que la fleurette est un piège où la plûpart se laissent prendre, ces hommes remplis d'amour-propre, accoutumés de juger de nous par eux-mêmes, employent mille ruses pour nous séduire, & se font ensuite une vanité ridicule des maux où notre foiblesse nous expose. Dites-moi, ma chere Adélaïde, n'avez-vous pas été un peu flattée d'entendre dire que vous seriez une des plus jolies personnes du monde? Oui, belle petite Maman, repris-je, j'avoue qu'on ne peut pas  
ressentir

ressentir plus de plaisir , parce qu'il me sembloit que tous ces complimens ne s'adressoient qu'à vous. Tout le monde dit que je vous ressemble : en vérité cela me donne bien de la vanité. D'ailleurs , n'est-cé pas vous qui m'avez tout d'un coup métamorphosée par vos bontés & votre complaisance à me donner sans cesse de vos nouvelles leçons ? Joignez-y l'espérance que vous voudrez bien me les continuer. Je crois qu'avec des avantages aussi précieux je puis un jour , sans trop présumer de mon amour-propre , me distinguer des personnes de mon sexe. C'est très-bien , dit en riant Madame d'Embleville , je consens de vous continuer mes conseils , pourvu que vous me promettiez de les suivre , & de n'avoir jamais rien de caché pour moi. Je veux être votre confidente , & que vous me regardiez toujours comme la meilleure amie que vous ayez dans le monde. Ah ! chère tante , repris-je en me jettant à son cou, que vous êtes bonne ! ne serois-je pas un monstre d'ingratitude si je manquois à exécuter tout ce que votre amitié pour moi veut bien me prescrire ?

Il y avoit environ sept à huit mois que j'étois à Paris , lorsque nous fûmes invités à dîner chez Madame Pichard , intime amie de Madame d'Embleville. Cette Dame , dont le mari étoit Fermier - Général , avoit passé tout ce tems à une de ses Terres , pour y faire faire quelques embellissemens. Quoique ces deux Dames fussent en commerce de lettres , cependant ma tante qui se faisoit un

plaisir de surprendre son amie, n'avoit fait aucune mention de moi dans ses lettres ; & pour se réjouir, elle écrivit à Madame Pichard pour lui demander la permission de mener avec elle une Demoiselle de Province. Ce billet ne fut envoyé que sur les deux heures.

Madame Pichard parut surprise de cette cérémonie : elle commença par plaisanter ; ce ne peut être, dit-elle à la compagnie, qu'une précieuse ridicule, puisque mon amie se croit obligée de me l'annoncer. M. de Verneuil, fils de M. Pichard, rentra. On lui dit simplement qu'on attendoit une Demoiselle de Province. Tant pis, reprit-il ; je ne sçais rien de si insipide que ces oiseaux de passage, qu'on pare comme des poupées, & qui souvent n'ont aucun mouvement. Au moins, ma mere, je vous supplie de ne me point engager au jeu ; c'est bien assez de s'ennuyer pendant le repas, sans en doubler la dose. Verneuil me rendit le soir même ces galans propos, qui me causèrent beaucoup de joie.

Je reviens à mon ajustement ; car c'est un point intéressant. Madame d'Embleville qui possède le goût de la parure dans toute sa perfection, employa ses heureux talens à me mettre à mon avantage. Elle disoit que j'avois la figure comme le cœur ; c'est-à-dire qu'elle n'étoit point ingrate : quoiqu'elle fût-elle-même dans cet âge où il est si naturel de chercher à plaire, jamais son cœur ne fut atteint de cette basse jalousie si commune parmi notre sexe. Son portrait qui se présente naturellement, doit avoir ici sa place.

Madame d'Embleville étoit faite à peindre, de la plus jolie figure du monde ; c'étoit de ces physionomies fines & intéressantes , beaucoup de vivacité , l'esprit brillant & orné , le cœur admirable : elle aimoit la bonne compagnie ; aussi avoit-elle tout le tems de s'y livrer : la douceur de son caractère , qui savoit se prêter aux différentes humeurs des personnes qui composoient sa société , la faisoit toujours rechercher avec empressement ; elle étoit indulgente , humaine , secourable & sensible aux malheurs des autres : les défauts qu'elle remarquoit dans autrui ne faisoient jamais le sujet de sa conversation ; elle n'étoit point intéressée , mais sa vie étoit réglée , parce qu'elle en connoissoit tous les besoins : l'autorité , les grandeurs , la fortune , ni les richesses ne l'ont jamais séduite. Le vrai mérite , la candeur & l'amour de la vertu étoient seuls capables de toucher son ame. La suite de ces Mémoires achevera de développer les talens dont elle étoit douée.

Je parus chez M. Pichard comme la tête de Méduse , c'est-à-dire que lorsque Madame d'Embleville m'eut présentée , tout le monde resta pétrifié ; on s'attendoit sans doute à voir de ces personnes dont la gravité & l'air sérieux devoient répandre la tristesse , ou bien de ces précieuses infatuées de leur noblesse , qui n'ouvrent la bouche que pour citer leurs ancêtres & leurs grandes alliances. Revenue de cette première surprise , chacun annonça sa joie par mille propos légers. M. Pichard parut enchanté de ma figure. Com-

ment donc , dit-il , font-ce là vos Provinciales ? ſçavez-vous bien que votre annonce nous avoit tous intimidés ? Demandez à Madame , en montrant une petite Maîtrefſe , qui daignoit à peine me regarder , elle n'en revient pas. Vous nous avez trompés bien agréablement , dit Madame Pichard ! Y a-t'il long-tems que cette belle Demoifelle eſt à Paris ? Je devrois vous quereller de m'en avoir fait un myſtère. Son fils , qui étoit un jeune Officier , dit qu'il n'étoit pas queſtion de quereller lorsqu'on ne devoit que des remercimens ; qu'il ignoroit que ce fût Madame d'Embleville qui dût preſenter la belle Provinciale , puisqu'on ne devoit pas douter que ce fût une des graces dès qu'elle l'accompagnoit. M. ſon pere , qui vint embraffer Madame d'Embleville , l'empêcha de répondre ; il l'entraîna dans la ſalle à manger , & on ſe mit à table. M. de Verneuil , qui me donnoit la main , ſe plaça à côté de moi ; tant que dura le repas il ne cessa de me regarder. Ce jeune homme avoit autant d'eſprit & de délicateſſe que ſon pere en avoit peu ; il eut pour ma tante & pour moi les attentions les plus diſtinguées. Au deſſert on me propoſa de chanter ; je le fis ſans me faire prier ; j'avois la voix jolie & aſſez de méthode pour chanter en partie : je chantai donc un duo avec Madame d'Embleville , qui engagea enſuite M. de Verneuil à chanter à ſon tour ; ce qu'il fit en m'adreſſant ces paroles :

Le printems de Cloris  
 Efface les attraits de Flore ;  
 Non , les fleurs qu'elle fait éclore  
 N'égale pas les graces & les ris ;  
 Que répand & promet encore  
 Le printems de Cloris.

Verneuil finit en me regardant d'une façon si tendre que j'en rougis beaucoup. La petite Maîtresse dont j'ai parlé en pâlit , & Madame d'Embleville qui nous examinait , en rit.

Tout representoit la richesse & l'abondance dans cette maison , rien de si magnifiquement orné que les apartemens ; tous les meubles étoient d'un prix infini. Je pourrois dire que le Maître & la Maîtresse avoient aussi ce même air d'opulence qui régnoit chez eux ; je veux dire , de ces grosses mines riantes & fraîches , qui n'annoncent que le plaisir & la joie , & qui paroissent n'avoir nulle sorte d'inquiétude.

M. Pichard me demanda si j'avois été à l'Opéra. Je dis que je n'avois encore été à aucun Spectacle. Il ajouta qu'il vouloit nous en régaler. Cette petite Maîtresse à qui Verneuil avoit donné de l'humeur , en ne cessant de m'adresser les choses du monde les plus galantes , dit qu'elle avoit une migraine affreuse , & qu'elle ne pouvoit point en être. Tant pis , reprit assez brusquement M. Pichard , mais la partie ne s'en rompra pas pour cela : elle prit congé de Madame Pichard. Je ne sçais pourquoi je m'étois attachée à l'examiner ; mais je m'aperçus qu'elle lança un re-

gard furieux sur Verneuil, qui parut y faire très-peu d'attention.

Nous partîmes pour l'Opéra. J'avoue que lorsque je vis lever la toile, je crus d'abord être transportée dans ces siècles de Féeries où les enchantemens ne couïoient qu'un coup de baguette. J'avois lû chez notre bon Curé quelques Tomes des Amadis, & je fus assez forte pour me persuader que c'étoit quelques-uns de ces enchanteurs, qui, par leur puissance, faisoient mouvoir tout ce qui paroïsoit à mes yeux. Cette délicieuse illusion ravissoit tous mes sens; & je fus si attentive au Spectacle que les cinq Actes étoient finis, les Loges presque vuides, lorsque Madame Pichard me demanda, en riant, si mon dessein étoit de coucher à l'Opéra. Quoi! cela est déjà fini, repris-je? je crois que j'y aurois passé huit jours. Nous montâmes dans le carrosse de Verneuil, qui nous ramena au logis. Il demanda à Madame d'Embleville la permission de venir lui faire sa cour; ce qu'elle lui accorda avec plaisir.

Bracmont, obligé de partir pour Versailles; n'avoit point été de la partie; lorsqu'il fut de retour, je lui parlai des plaisirs que j'avois eu, & j'ajoutai qu'il n'avoit manqué que sa présence pour les rendre parfaits. Il me fit mille amitiés, auxquelles je répondois de la meilleure foi du monde. Madame Pichard vint deux jours après avec son fils: Voilà, dit-elle en entrant, un jeune homme à qui il semble qu'il y a mille ans qu'il ne vous a vue; je le crois amoureux de la belle Pro-

vinciale. A peine m'a-t'il donné le tems de m'habiller. Que faites-vous aujourd'hui, belle Dame ? seriez-vous d'humeur de venir à la Comédie ? Je suis sûr que la petite ne demande pas mieux. Madame, lui dis-je, ce n'est pas mon goût qu'il faut consulter. Pourquoi ? habillez-vous toujours, je vais faire une visite à M. d'Embleville, j'ai des papiers à lui remettre. Ma tante eut à peine le tems de placer un mot pour la remercier, elle sortit de son appartement ; son fils lui donna la main, & nous profitâmes de ce tems pour faire notre toilette : on fut ensuite aux Italiens. Arlequin m'amusa beaucoup.

Le reste de l'hiver se passa avec M. & Madame Pichard. Cette Dame & son fils se firent un plaisir de nous amuser par des fêtes toujours variées. Bracmont, qui étoit depuis long-tems l'ami de Verneuil, les partagea avec nous. Mais ce qui vint troubler nos plaisirs fut la nouvelle qu'on avoit rendu les prisonniers, & que Bracmont devoit partir incessamment. Madame d'Embleville en fut désespérée. Cependant elle ne pouvoit raisonnablement s'opposer à l'avancement de son frere. Pour moi je lui fis de vifs reproches de son peu d'amitié. Vous êtes un ingrat, lui disois-je, qui ne méritez pas les chagrins que vous nous causez. Pourquoi aller vous précipiter dans des dangers dont l'idée seule me fait périr de crainte ? Le pauvre Bracmont, sensible à mes reproches, n'y répondit que par de tendres carresses.

Sur la fin du Carême Madame Pichard

nous dit qu'elle devoit partir dans quinze jours pour retourner à sa Terre, où elle avoit encore beaucoup d'ouvriers. Je compte, ajouta cette Dame, vous emmener. Ma tante répondit que plusieurs raisons ne lui permettoient pas de l'accompagner, qu'elle ne pouvoit premièrement se refuser à mille petits soins qu'exigeoient le départ de son frere; qu'en outre j'avois plusieurs Maîtres, & que je n'étois pas assez avancée pour me faire perdre du tems; mais qu'elle lui promettoit que sur la fin d'Octobre nous irions y passer un mois. Son fils ne parut pas content de cet arrangement: elle s'en aperçut. Comme c'étoit un caractère unique pour la franchise, & qu'elle idolâtroit son fils: que veux-tu que je fasse, dit-elle? tu vois bien qu'on ne peut s'oposer à ces raisons. Je conviens que tu te ferois beaucoup plus amusé avec ces Dames. Au reste, je te permets de rester à Paris; tu leur feras la cour jusqu'à ce que tu sois obligé de rejoindre ton Régiment, pourvu que cela ne les incommode point. Madame d'Embleville l'assura qu'elle ne pouvoit lui faire un plus grand plaisir. Verneuil fut charmé de ce nouvel arrangement, & je n'en fus point fâchée.

Nous partîmes ensuite pour aller au petit Cours; nous y rencontrâmes le Duc de\*\*\*, dont j'ai déjà parlé: il vint s'asseoir auprès de Madame d'Embleville, avec laquelle il causa plus d'une heure; elle lui parla de son frere, le pria de lui rendre service auprès du Ministre: le Duc le lui promit & lui tint parole.

parole. Ensuite il s'approcha de moi, me dit mille galanteries, dont M. de Verneuil fut fort inquiet. Lorsque le Duc fut parti, il me demanda si je le voyois souvent. Non, repris-je, voilà, je crois, la quatrième fois. Il est dangereux d'avoir l'honneur de vous voir, Mademoiselle, reprit Verneuil, on perd sa liberté; & je vois qu'il n'y a point de cœur qui puisse se défendre de l'amour que vous inspirez. A ce compliment il ajouta les choses du monde les plus passionnées. En vérité, M. il faut que vous ayez une furieuse provision de galanteries pour en tant dépenser inutilement. Je m'imagine que tout ce que vous me dites n'est que pour vous tenir en haleine, car un homme de votre figure doit avoir déjà éprouvé plus d'une bonne fortune. Je me souviens même d'une certaine Dame que j'ai vue chez vous, j'ai toujours oublié de vous en demander des nouvelles. Je ne la vois plus, reprit Verneuil. Vous êtes un peu maligne, à ce qu'il paroît: il est vrai que j'ai dit quelques galanteries à cette Dame, c'est-à-dire de ces obligeantes inutilités, qui dans le fond ne signifient rien. Mais, Mademoiselle, quand il seroit vrai que j'aurois eu un commencement de goût... M. repris-je en l'interrompant, j'ai entendu dire que l'amour étoit la plus honnête occupation d'un galant homme; & je serois plus surprise si vous n'en aviez point, que je ne la suis d'apprendre que vous en avez. J'avoue, dit Verneuil en me regardant tendrement, que depuis quatre mois, mon cœur entièrement

livré à une personne adorable, n'a pu résister aux traits de l'amour qu'elle m'a inspiré. Si mon respect & la crainte de lui déplaire m'ont empêché jusqu'à présent de lui déclarer des sentimens qu'elle seule étoit capable de faire naître, & que je conserverai toute ma vie, je dois du moins profiter de l'avantage que me fournit le hazard pour jurer à ma charmante Adélaïde que ma passion est aussi pure que son ame est belle; j'ose me flatter qu'elle ne condamnera point des sentimens qui n'ont d'autre objet que celui de faire son bonheur, en lui offrant mon cœur & ma main, si je suis assez heureux pour ne lui point déplaire. Si j'avois cru, M. repris-je avec un ton plus sérieux, m'attirer une déclaration, je n'aurois pas pris la liberté de badiner sur vos conquêtes; & quand vous ne seriez pas demeuré d'accord de la dernière, je vous crois trop galant pour n'être pas un peu volage, & je ne suis pas assez ennemie de mon repos pour oser me flatter d'avoir asservi un cœur qui peut-être ne me demeureroit pas long-tems; je craindrois d'éprouver le sort de ces vainqueurs sans jugement, qui entrent dans une place par un côté, & qu'on en chasse presque aussi-tôt par un autre.

Dans cette réponse il n'entroit nulle sorte de colére; qui peut en avoir pour un homme aimable, qui vient nous jurer qu'il nous adore? Ces dépits feints, ces coléres affectées ne sont que grimaces, & ne conviennent qu'à des Héroïnes de Roman. Pour moi qui n'ai

jamais été de ces précieuses ridicules, j'avoue que je ne fus point du tout fâchée contre Verneuil; cependant il parut peu content de ma réponse. Vous vous faites un jeu, me dit-il, d'une chose que je regarde comme la plus sérieuse de ma vie, & vous croyez ne m'avoir point inspiré d'amour, parce que vous n'avez aucune disposition à y répondre. Il est vrai, ajouta Verneuil avec une sorte de dépit, que la conquête que vous avez faite du Duc est beaucoup plus brillante que la mienne. Si vous croyez, Monsieur, que le Duc ait pris de l'amour, il est obligé à restitution; car je vous jure que mon dessein n'a jamais été de lui en inspirer.

Madame Pichard nous interrompit pour nous demander le sujet de notre conversation. Je répondis que Monsieur son fils s'amusoit auprès de moi à faire des répétitions de galanterie. Ces Dames voulurent bien, en ma faveur, faire encore quelques tours d'allée, & nous regagnâmes la voiture. En rentrant au logis, Madame Pichard nous engagea à dîner chez elle le lendemain: j'ai mille choses à vous dire, que nous n'avons qu'ébauchées: je ferai défendre ma porte pour tout autre, afin que nous puissions causer en liberté. Ces dernières paroles me donnèrent de l'inquiétude. Jusqu'alors je n'avois réfléchi sur rien; mais ce qu'elle avoit dit en entrant; cette conversation qui n'étoit qu'ébauchée, & qu'on vouloit suivre; la déclaration de son fils, qui me paroïssoit sincère; toutes ces circonstances me donnèrent

un petit air si distrait le reste de la soirée , que Madame d'Embleville s'en aperçut.

Qu'avez - vous , Adélaïde , me dit ma tante ? je vous trouve changée. Il est vrai , repris-je ; je crois que notre promenade m'a mis du trouble dans l'esprit ; je me sens toute extraordinaire ; j'ai une confusion d'idées que je ne sçaurois démêler , ni par conséquent vous expliquer : peut-être demain en pourrai-je débrouiller quelqu'une. Mon Dieu , que cette Madame Pichard m'inquiète avec tous ses secrets ! N'est - ce point plutôt son fils , dit Madame d'Embleville , mais d'un ton qui n'étoit point du tout effrayant ? Hélas ! repris-je avec un soupir qui m'échappas en sçavoir la raison , si cela étoit , belle petite Maman ? je n'en sçais rien ; mais il faudroit peut-être ne le plus voir. C'est ce qu'il faudra que vous examiniez , dit ma tante en souriant. Va te coucher , ma chère petite , demain tu me diras tes réflexions : sur-tout songe à ne point déguiser la vérité ; je veux être instruite de tout ce qui se passe dans ton cœur.

La pénétration de Madame d'Embleville lui avoit fait découvrir avec un plaisir indicible la passion que Verneuil avoit prise pour moi. Elle n'ignoroit pas combien les premières inclinations sont difficiles à détruire : d'ailleurs elle le connoissoit pour un jeune homme très-sage & incapable de jamais manquer à ses engagements : elle se flattoit aussi , sur l'amitié de ses parens , qu'ils ne s'oposeroient point à notre union. Elle ne fut donc

point fâchée que je pris du goût pour lui. C'étoit la plus grande fortune que je pusse faire par les biens immenses qui étoient dans cette maison. La difficulté venoit de M. Pichard, qui à ses grands biens joignoit beaucoup d'ambition, & l'avarice la plus complète; défauts assez rares dans un Financier.

On pensera peut-être que, l'esprit rempli d'inquiétudes, je ne dus prendre aucun repos; mais à quinze ans rarement prennent-elles sur le sommeil. Je les laissai donc sur ma toilette, & fis ma nuit d'un somme: c'étoit bien assez pour mon âge d'avoir eu deux heures de réflexions. Je les repris cependant à mon réveil; elles augmentèrent même par l'embaras où je me trouvai de sçavoir comment je m'y prendrois pour déclarer à ma tante ce que je ne pouvois encore définir. Bracmont m'inquiétoit, il m'aimoit, je l'aimais aussi de tout mon cœur; mais cette amitié ne me donnoit point cette émotion que je sentoiss pour Verneuil. Ma tante interrompit mes réflexions en me faisant dire de venir lui parler. Vous êtes bien paresseuse, me dit-elle en entrant dans son cabinet, pour une fille qui a autant d'inquiétudes que vous en montrâtes hier. Hé bien, Mademoiselle, avez-vous fait votre examen? Etes-vous en état de me rendre un compte exact de tout ce qui se passe dans votre cœur? Cette question m'intimida & me fit rougir. Je vois, continua Madame d'Embleville, à votre embaras, que M. de Verneuil a eu le malheur de vous déplaire. J'en suis fâchée, car

c'est un jeune homme que j'aime beaucoup. Mais comme je préférerais toujours votre satisfaction à la mienne, je veux bien me priver du plaisir de le voir, afin de vous épargner l'ennui de l'entendre vous répéter des galanteries qui sûrement vous déplaisent. Il faut cependant prendre encore sur vous de le voir aujourd'hui; j'exige cette complaisance de votre part; vous sçavez que vous vous y êtes engagée, mais ce sera la dernière fois que je vous y menerai.

Voilà de ces coups auxquels il étoit impossible de résister. Verneuil étoit fait à peindre, de la plus belle figure qu'on puisse voir, beaucoup d'esprit, du bon sens, de la raison, de la vivacité & de l'enjouement; enfin il étoit fait pour plaire; j'avoue qu'il m'avoit vraiment touchée; cependant ma tante attendoit ma réponse: je la regardois, & je vis quelque chose de si bon, de si riant se répandre sur sa physionomie, que je me jettai à son cou. Ah! belle petite Maman, dis-je en l'embrassant! comme vous vous amusez à mes dépens; car je ne fais nul doute que vous ne soyez convaincue que je suis fort éloignée de haïr M. de Verneuil. Mon Dieu! qui le pourroit? Non chère tante, il ne faut point vous priver du plaisir de le voir, puisque j'ose vous assurer que j'en ai du moins autant que vous. Sans doute mon trouble m'empêcha de poursuivre. Acheve, ma chère enfant, dit Madame d'Embleville en m'embrassant, ne crains rien, je suis ton amie, & je veux être ta confidente. Hélas,

m'écriai-je , quel excès de bonté ! pourquoi mon cœur ne peut-il exprimer les sentimens qui l'animent , que par des larmes ? J'en étois baignée. Ma tante y fut sensible , elle redoubla ses carresses , & feuilleta , pour ainsi dire , les replis d'un cœur qui n'eut jamais rien de caché pour elle. Cette conversation finit par la prier de vouloir bien me continuer ses bontés , & m'assister de ses conseils ; ce qu'elle me promit. Bracmont entra , il s'aperçut de mon trouble , en parut inquiet , & en demanda avec empressement le sujet. Madame d'Embleville éloigna adroitement cette explication , dans la crainte qu'il n'y prît un peu trop d'intérêt. Son frere n'étoit pas riche ; il aimoit le faste & la dépense ; son bonheur & le mien , qui lui étoit aussi cher , la força de s'oposer à ses desirs , en feignant toujours de les ignorer , quoiqu'elle s'aperçût de la vive impression que j'avois faite sur lui dès le premier instant qu'il m'avoit vue : son prochain départ , qui l'engageoit souvent à s'absenter , aida à lui dérober la connoissance des soins assidus de M. de Verneuil. On lui dit donc que M. Després m'avoit demandée en mariage ; que mon oncle trouvant ce parti avantageux , y avoit consenti , & que j'en étois désespérée. Il y auroit de l'inhumanité , dit Bracmont , à forcer l'inclination de ma nièce , ce nom m'étoit donné par amitié ; elle est assez jeune pour se donner le tems de choisir. Promettez-moi , belle Adélaïde , que vous attendrez mon retour pour former un engagement. Ma tante ré-

pondit que je pouvois lui en donner ma parole, si son voyage n'étoit pas long. Il parut content de cette assurance, & sortit pour aller faire sa cour au Duc, qui étoit devenu son protecteur, à la recommandation de M. & de Madame d'Embleville.

Verneuil vint nous prendre pour nous conduire chez sa mere, qui fit mille amitiés à ma tante, & à moi mille tendres carresses : après le dîner elle demanda en riant à son fils, s'il vouloit avoir la complaisance de m'amuser, en faisant une comète. C'est beaucoup exiger, reprit-il; mais ma tante le pria de me donner une leçon d'Italien, que je commençois d'expliquer assez bien. Ces Dames se placèrent à un bout du salon pour causer tout à leur aise, & nous nous mêmes, Verneuil & moi, auprès d'une croisée : il commença par me demander si je consentois qu'il fût mon Précepteur. Je serois fort heureuse, repris-je, si vous vouliez en prendre la peine, mais je craindrois de rebuter mon Maître par le peu de dispositions qu'il trouveroit en moi; car je vous avertis que je suis mutine. C'est un défaut que je veux entreprendre de corriger, dit Verneuil, afin de vous inspirer plus de docilité à recevoir mes instructions; vous devez premièrement renoncer à ce ton badin, lorsqu'il faut répondre à des choses sérieuses. Et moi, dis-je, je commence par vous avertir que ce début me déplaît; je veux un Maître qui se prête à mon humeur, qui loin de me prescrire des conditions, se borne lui-même à n'en rece-

voir que de ma part. Je consens, dit Verneuil, en me regardant tendrement, de me soumettre à vos loix. Hé bien je vous défends de me regarder, repris-je en rougissant; on va nous demander ce que nous avons fait. Que répondre?

Verneuil prit le *Pastor Fido*, & me donna la Scène la plus tendre à traduire, en me disant qu'il prenoit Madame d'Embleville pour juge de notre traduction; mais qu'il étoit juste que celui de nous deux qui auroit le mieux réussi, reçût une récompense de la part de l'autre. J'y consentis, & lui dis qu'il étoit bien intéressé. Je travaillai de mon mieux. Il fit un petit paquet de notre ouvrage, & nous continuâmes à plaisanter sans nous mettre en peine de la longue conversation de ces Dames.

Lorsque nous fûmes de retour, Madame d'Embleville me dit qu'il paroïssoit que je m'étois beaucoup amusée avec Verneuil, que j'avois l'air bien gai. Il ne m'a cependant rien dit de nouveau, repris-je; mais ses discours me paroïssent confirmer la dernière déclaration. Nous avons traduit une Scène du *Pastor Fido*, & c'est vous, chere tante, qui devez juger de l'élégance de notre traduction. J'ai dit que Madame d'Embleville l'entendoit très-bien & le parloit de même. Je lui donnai le paquet de Verneuil, elle souïrit de ma simplicité, & lut tout haut ce qui suit.

» De grace, charmante Adélaïde, cessez  
 » de badiner sur une passion qui doit faire le  
 » bonheur ou le malheur de ma vie; un mot  
 » favorable comblera tous mes vœux. Daignez

» le prononcer. L'amitié dont Madame d'Em-  
 » bleville m'a toujours comblée, me per-  
 » suade qu'elle ne s'oposeroit point à notre  
 » union; mais puis-je être heureux si je n'ob-  
 » tiens votre aveu, & si ce cœur que j'a-  
 » dore se refuse à combler mes desirs? Je sçais  
 » que mon pere a pour moi des vuës d'éra-  
 » blissement; tous ses projets sont vains,  
 » puisque j'ose vous jurer que quelque cho-  
 » se qu'il fasse je ne serai jamais à d'autre qu'à  
 » vous. »

Ah le traître! m'écriai-je! mais, chere  
 tante, qu'il est aimable & délicat! Madame  
 d'Embleville, loin de partager ma joie, ne  
 répondit que par un soupir. Que vois-je! pour-  
 suivis-je; la meilleure de mes amies se refuse  
 à mon bonheur! Ah! vous m'avez permis de  
 prendre cette qualité, souffrez que je me ser-  
 ve de ce nom pour vous toucher. Je suis fâ-  
 chée, dit ma tante, de ne pouvoir à présent  
 accepter les propositions de Verneuil sans  
 trahir la confiance de mon amie, c'est ce que  
 je ne ferois pas pour tous les biens du monde.  
 Ainsi, ma fille, il faut renoncer à Verneuil,  
 & croire que nous avons fait un joli rêve.  
 Alors elle me raconta la conversation qu'elle  
 venoit d'avoir avec Madame Pichard. On  
 menaçoit dans cetems de mettre une taxe sur  
 tous les Financiers. Cette Dame craignoit  
 avec raison que son mari ne le fût à des som-  
 mes considérables par les biens immenses qui  
 étoient dans cette maison; elle ne trouvoit  
 point d'autres moyens pour parer ce coup,  
 que de chercher à s'allier dans une famille

qui fût bien en Cour & qui eût l'oreille du Ministre. Pour cet effet elle avoit jetté les yeux sur une Demoiselle sans fortune, mais qui apartenoit à tout ce qu'il y a de Grands dans le Royaume. Ce projet étoit très-bien conçu, il n'y manquoit que le consentement de Verneuil.

Cette funeste confiance me mit d'abord au désespoir, cependant l'amour m'inspira un expédient que ma tante aprouva. Il me sembla, lui dis-je, que vous pourriez encore me rendre un grand service sans blesser votre délicatesse. Car enfin si M. de Verneuil persiste dans les sentimens qu'il a pour moi, & que Madame sa mere vienne à les découvrir, cette Dame ne pourra-t'elle pas penser que vous favorisez sa poursuite? Mon cœur me dicte un projet, qui seroit de lui montrer la lettre qu'il m'a écrite, en lui disant la façon dont il s'est servi pour me la faire lire; je me persuade que pour peu qu'elle ait de générosité elle sentira tout le prix de la vôtre, & ne pourra jamais, quelque chose qui arrive, être en droit de vous rien reprocher.

Madame d'Embleville fut d'une surprise extrême, elle trouva mon projet si noble qu'elle me promit de le suivre.

Le lendemain elle fut trouver Madame Pichard. Cette Dame, étonnée de la voir si matin, lui demanda avec empressement, s'il n'étoit point arrivé à M. son frere quelque affaire fâcheuse. Mon frere, reprit Madame d'Embleville, n'a point de part à ce qui m'amene. Votre intérêt, Madame, fait seul l'ob-

jet de mon inquiétude ; quoique l'affaire dont il est question soit actuellement de peu de conséquence , je craindrois néanmoins , si je ne vous en avertissois , que les suites n'en devinssent un peu plus sérieuses. Elle lui fit part alors des projets de M. son fils , & ajouta que les trouvant oposés à l'établissement qu'elle se proposoit de lui faire faire , elle auroit cru manquer au devoir de l'amitié & à celui de la reconnoissance en négligeant de l'instruire d'une chose qui , quoique dans son principe , ne parût encore qu'un feu follet , pouvoit néanmoins avoir des suites sérieuses ; qu'ainsi il falloit chercher les moyens d'éloigner M. son fils ; que la grande jeunesse de sa nièce , son amitié pour elle , sa franchise & sa bonne foi lui répondoient qu'elle seroit toujours maîtresse de sa conduite ; au lieu que M. de Verneuil , qui paroïssoit décidé , ferme & constant dans ses résolutions , seroit beaucoup plus difficile à gagner , & que pendant que ce n'étoit encore , à ce qu'elle croyoit , qu'une légère égratignure , il falloit y apporter les remèdes que sa prudence lui dicteroit.

Madame Pichard écouta Madame d'Embleville avec une attention singulière ; elle lui demanda si elle avoit la lettre de Verneuil : ma tante la lui presenta. J'ai déjà dit qu'elle avoit une tendresse infinie pour son fils. Ah ! Madame , que de chagrins mon fils se prépare ! Je ne puis plus douter qu'il ne soit véritablement épris. Je me rapelle mille circonstances qui me le confirment , & je ne suis point surprise des sentimens que lui a inspirés

Adélaïde : je ressens pour elle l'amitié la plus tendre, & je serois charmée au contraire qu'une pareille union pût en resserrer les nœuds. Si je pouvois seule disposer du sort de mon fils, je ne m'oposerois point à son bonheur : pénétrée de la générosité & de la noblesse de votre procédé, soyez certaine que j'emploierai toutes choses pour rompre l'union projetée; je ne puis prendre à present aucune résolution, comptez que mes réflexions ne seront jamais contraires au bonheur de nos enfans. Sur-tout ne faites rien connoître à mon fils. J'ai mes raisons, dont je vous instruirai dans peu de jours.

On n'a pas de peine à juger de mon impatience : dès que Madame d'Embleville fut de retour, je courus au-devant d'elle; j'étois tremblante, elle me rassura en me rendant un compte exact de la conversation qu'elle venoit d'avoir, & me dit qu'elle croyoit mes affaires en très-bonne disposition, & que vraisemblablement à la première visite de Madame Pichard nous serions mieux instruites de notre sort. La lettre de Verneuil avoit empêché ma tante d'examiner nos traductions; elle les montra à mon Maître, qui trouva celle de Verneuil parfaite, & la mienne pitoyable.

L'après-dinée M. d'Embleville m'envoya dire de passer dans son cabinet. Cet ordre me fit frémir; quoiqu'il eût mille bontés pour moi, je n'avois point avec lui cette liberté d'esprit, ni cette aisance que la familiarité de son épouse me donnoit; accoutumée à ne le

voir qu'un instant le matin & aux heures du repas, ou toujours occupé de ses affaires, il ne parloit presque point. Ah Ciel, dis-je à ma tante, je sens que je vais avoir une querelle, sans doute qu'il veut me préparer à recevoir M. Després comme un époux qu'il me destine. Il ignore que ce grave personnage n'aura jamais le don de me plaire. Je ne me trompai point, mon oncle me déclara qu'il venoit de lui donner sa parole, me vanta sa probité, ses biens & les avantages qu'il me faisoit: je le suppliai avec larmes de ne point contribuer à mon malheur, que je ne pouvois jamais aimer M. Després. Voilà des raisonnemens d'enfant, reprit M. d'Embleville: allez, Mademoiselle, je veux bien l'engager d'attendre que vous ayez un peu plus de raison.

Je ne fis qu'un saut de son cabinet à l'appartement de ma tante: j'en suis quitte pour la peur, dis-je en lui sautant au cou. On veut bien attendre que la raison me vienne. Ah! je vous réponds, mon cher concle, que j'extravaguerai toujours sur cette affaire. Si votre oncle savoit, reprit Madame d'Embleville, que je donne dans toutes vos folies, il ne me le pardonneroit jamais. Et si nos folies réussissent, comme je m'en flatte, repris-je, quelle obligation ne vous aura-t'il pas? Bracmont entra; on ne lui avoit point caché la recherche de M. Després; nous lui dîmes que mon oncle avoit donné sa parole, il en fut allarmé, & pria sa sœur de s'opposer de tout son pouvoir à cette union. Elle

lui promit d'y apporter tous ses soins & je l'assurai que je me ferois plutôt Religieuse que d'y consentir. Ma tante me donna une commission, & je sortis dans l'instant. Pourquoi, mon frere, dit Madame d'Embleville, vous opposez-vous au mariage d'Adélaïde? pensez-vous qu'elle puisse jamais trouver un parti plus avantageux? Je crois, dit Bracmont, qu'elle est assez jeune & assez aimable pour pouvoir s'en flatter. Enfin, ma sœur, si vous voulez contribuer à mon repos, j'exige de votre amitié de porter Adélaïde à ne point former d'engagement avant mon retour. C'est une chose aisée à promettre, dit Madame d'Embleville, & très-difficile à exécuter, puisqu'elle ne peut raisonnablement s'opposer aux volontés de son oncle. Ma sœur, reprit Bracmont, il n'est plus tems de feindre ni de vous cacher les sentimens qu'Adélaïde m'a inspirés dès le premier instant que je l'ai vue; mon cœur entraîné vers elle n'a pu résister à son penchant, un intérêt sensible m'attache à son sort, & de son bonheur dépend toute ma tranquillité. Je m'étois flatté d'en être aimé, je jouissois de l'espérance de pouvoir un jour la posséder, je n'ose à présent en former le desir. Contraire à moi-même, je vois, sans en être allarmé, la passion que Verneuil a pour elle. Qui vous a dit, demanda Madame d'Embleville, qu'Adélaïde en soit aimée? La confiance qu'il m'en a faite, reprit Bracmont, ne me laisse aucun doute. Cette confiance m'a fait examiner avec un soin extrême si le

cœur d'Adélaïde répond aux sentimens qu'il tâchoit de lui inspirer. Mais ce cœur, qui n'a point encore appris l'art de dissimuler ses pensées, ne m'a que trop instruit, que sensible aux mérites de Verneuil, elle feroit son bonheur de lui être unie.

J'interrompis cette conversation en rentrant avec le Valet de chambre du Duc de \* \* \*, qui presenta une lettre à Madame d'Embleville, par laquelle ce Seigneur lui marquoit que M. de Bracmont venoit d'être nommé pour commander un Vaisseau; qu'il le prioit de se rendre dans l'instant à Versailles pour y recevoir les ordres du Ministre. Madame d'Embleville, sensible aux politesses du Duc, passa dans le cabinet de son mari, qui partit sur le champ avec Bracmont pour aller remercier ce Seigneur, & lui témoigner leur reconnoissance.

Madame Pichard vint quelque jours après, avec son fils, nous demander à dîner; elle nous dit, en entrant, que c'étoit presque un Marquis, & qu'il falloit l'embrasser pour lui en faire compliment. Mon oncle, qui étoit présent, lui en fit un très-grave sur sa nouvelle dignité. M., dit Verneuil, de grace ne vous joignez point à ma mere pour me badiner, la partie ne seroit pas égale, à moins que ces Dames ne veuillent prendre ma défense. Depuis hier on ne cesse de me turlupiner. Vous savez que mon pere vient d'acheter un Marquisat; il veut que j'en prenne le nom; mais j'ai assez de ridicules sans chercher à les augmenter par une sorte  
vanité.

vanité. Qu'en dites-vous, mon bel Ange, poursuivit-il en s'approchant de moi? Je gage que le titre de Marquise n'est pas ce que vous ambitionnez. Pas même celui de Duchesse, repris-je : en répondant à sa plaisanterie. Quelque chose m'inquiète bien plus que tous ces vains honneurs. Qui peut donc vous inquiéter si fort, demanda en riant Madame Pichard? La gloire! La gloire! dit cette Dame, je ne vous connoissois pas encore cette grandeur d'ame! Oui, Madame, la gloire est le seul bien qui me touche. J'ai fait avec M. votre fils plusieurs défis dans l'espoir d'en acquérir; j'ai perdu le premier. Ah! j'ai donc gagné, s'écria Verneuil d'un air enjoué. Comme il est intéressé, dit sa mere! Tiens, ma fille, en me donnant une très-jolie boîte d'or qui renfermoit son portrait, donne-lui une prise de tabac; c'est, je crois, tout ce que peut valoir sa victoire. Je vous supplie, ma mere, de ne vous point mêler de cette affaire; Mademoiselle n'a pas besoin de conseil; lorsqu'on a donné sa parole, elle doit être inviolable. On Juge souvent des grandes choses par les petites. Il vint se mettre à mes genoux pour obtenir sa récompense; je lui presentai un nœud d'épée, qu'il reçut avec des transports de joie qui firent beaucoup de plaisir à ces Dames.

Il fallut expliquer à M. d'Embleville le sujet de tout ce badinage, qui répandit la gaieté dans tous les esprits; mon oncle y prit part, & dit avec le plus grand sérieux les cho-

ses du monde les plus plaisantes, & Verneuil par ses saillies, son enjouement & sa vivacité, nous amusa beaucoup. Lorsque nous fûmes sortis de table, je voulus rendre à Madame Pichard la boîte qu'elle m'avoit donnée. Tu ne l'as donc pas ouverte, me dit-elle? je pense que tu m'aimes assez pour garder le portrait qu'elle renferme; pour moi je crois que je te donnerai bien-tôt la préférence sur mon fils. Je lui pris la main que je baisai; elle m'embrassa, & passa ensuite avec Madame d'Embleville dans son cabinet.

Restée seule avec Verneuil, je pris un air plus sérieux: il me demanda si je n'étois point fâchée de la petite supercherie dont il s'étoit servi pour me faire connoître la pureté de ses sentimens, que je ne devois attribuer qu'à l'excès de son amour; que sa mere en étoit instruite, & qu'il avoit obtenu de sa tendresse de consentir à son bonheur; qu'il prévoyoit avoir quelques difficultés à surmonter de la part de son pere, mais qu'elles l'inquiéteroient peu si, par un aveu favorable, je consentois à recevoir sa main.

\* Il semble que les cœurs dont la sympathie forme les nœuds, n'ont pas besoin de se pratiquer long-tems pour se connoître. Je répondis donc à Verneuil, que n'ayant point appris l'art de déguiser mes sentimens, j'osois lui avouer que s'il naissoit quelque opposition à ce qu'il regardoit comme devant faire son bonheur, elle ne viendroit jamais de ma part. Je lus dans ses yeux tout le plaisir qu'un tel aveu pouvoit faire sur son cœur; il

m'en parut transporté, me prit la main, me la serra sans rien dire, en me regardant avec des yeux où la reconnoissance, l'amour, la candeur & la bonne foi étoient peints. Ce silence me persuada plus que tout ce qu'il auroit pu me dire de plus tendre. Ces Dames rentrèrent; on parla du voyage de Bracmont & de celui de Madame Pichard, qui devoit partir le lendemain avec son fils, qui avoit reçu l'ordre de rejoindre son Régiment: nous nous séparâmes avec un trouble que ma tante fit remarquer à son amie.

Madame la Marquise me paroît un peu rêveuse, dit ma tante; pourroit-on, sans indiscretion, lui demander le sujet de ses inquiétudes? Vous me raillez, petite Maman. Et cela te déplaît? Non, mais j'ai le cœur triste. Ah! reprit ma tante, je veux l'égayer par de bonnes nouvelles. Apprends, ma chère enfant, que Madame Pichard desire avec presque autant d'ardeur que son fils, le consentement de son mari. Je ne sçais si elle ne t'aime pas plus que Verneuil. C'est beaucoup dire, repris-je. Tu es donc bien persuadée de sa tendresse? Hélas! pourroit-il être assez méchant pour me tromper?

Bracmont partit enfin. Je ne puis exprimer la douleur que je sentis à cette double séparation. Voir éloigner son amant, perdre peut-être pour toujours une personne que je regardois comme le meilleur de mes amis, étoient des coups trop rudes pour que je pusse dissimuler plus long-tems mon cha-

grin. Avec Verneuil j'avois ménagé les expressions, mais mes yeux, interprètes de mon ame, lui en avoient fait sentir tout le prix. Forcée de renfermer une partie de ma tendresse, Bracmont en profita. Mon cœur en étoit trop plein pour ne pas saisir cette occasion de la reprendre. Je lui dis donc tout ce que le sentiment put m'inspirer de plus expressif : il fut extrêmement touché de ma douleur ; celle de Madame d'Embleville ne fut pas moins vive, & il partit pleinement dédommagé par l'amitié des chagrins de l'amour. Le Duc de \*\*\* vint quelques jours après. Occupée à mon clavecin à étudier une Pièce nouvelle, je ne l'aperçus que lorsqu'il fut auprès de moi ; je fis un cri de surprise, me levai précipitamment, renversai mon pupitre & mes livres pour courir avertir Madame d'Embleville, qui s'étoit renfermée dans son cabinet pour y régler quelques comptes. Le Duc me retint. Que vous êtes vive, me dit-il, Mademoiselle ! je ne veux déranger personne : si j'avois cru vous effrayer à ce point, je me serois fait annoncer. Puisque j'ai le bonheur de vous trouver seule, permettez que j'en profite pour vous instruire des tendres sentimens que vous m'avez inspirés. Il y a long-tems que je cherche l'occasion de vous dire que je vous adore ; vous avez fait une si vive impression sur mon cœur, qu'elle ne peut jamais s'effacer. Monsieur, repris-je, peu accoutumée à entendre de pareilles galanteries, je ne sçais point y répondre.

Madame d'Embleville parut, qui fut très-surprise de voir ce Seigneur. Il lui demanda la permission d'attendre Monsieur son mari, & nous dit à l'une & à l'autre les choses du monde les plus agréables. Mon oncle rentra, & il passa avec lui dans son cabinet. Si j'osois, belle Maman, je vous ferois des reproches; vous venez nous interrompre dans le tems que M. le Duc commençoit la plus jolie déclaration du monde: peut-être dans trois ou quatre mois pourra-t'il l'achever, si je me trouve sur son passage. Comment, dit Madame d'Embleville, mais c'est du grand beau!

Cependant je me trompois: le Duc instruit de tout ce qui se passoit au logis, aprit que Madame d'Embleville devoit sortir avec sa Femme-de-chambre pour faire plusieurs emplettes; il saisit encore cette occasion pour me parler de son amour. Embarrassée de répondre à ses discours, je le fis peut-être avec un peu trop d'humeur; il sortit fâché, & je crus en être débarrassée.

Lorsque Madame d'Embleville rentra, je lui fis part de cette nouvelle attaque; elle y fit peu d'attention; nous en badinâmes, & nous eûmes tort: cependant le Duc vraiment occupé de mon joli minois, m'écrivit plusieurs lettres, qui toutes lui furent renvoyées sans les décacheter; cette obstination à me poursuivre auroit déterminé Madame d'Embleville à en parler à mon oncle, sans la crainte où elle étoit que cela ne le déterminât à conclure mon mariage avec M. Després. On

devoit lui laisser ignorer la recherche de Verneuil, jusqu'à ce que son pere eût perdu de vue l'établissement qu'il se proposoit de lui faire faire.

A ces circonstances s'en joignirent d'autres beaucoup plus intéressantes : Verneuil fut blessé ; Madame Pichard allarmée pour les jours de son fils, le fut joindre en poste ; & lorsqu'il fut en état de soutenir la voiture, elle le ramena à Paris. Je ne fus point instruite de sa blessure ; mais lorsqu'ils arrivèrent, Madame Pichard envoya aussi-tôt nous prier d'aller lui faire compagnie. En entrant, effrayée de sa pâleur, ah, mon Dieu ! m'écriai-je d'une voix tremblante, vous êtes malade, Monsieur, & je l'ignore ? Ce n'est rien, dit Verneuil en m'embrassant ; que je suis sensible à ce tendre intérêt, qui m'assure de l'amitié de mon adorable Adélaïde ! Vous seriez bien injuste si vous en doutiez, repris-je ; & je fus tout de suite me jeter au cou de Madame sa mere. Tu as pensé perdre ton mari, me dit-elle en me comblant de caresses. Le Ciel nous l'a rendu, Madame, & je ne puis trop l'en remercier. Oui, ma fille, il nous le rend pour unir sa destinée à la tienne. Je ne répondis qu'en lui baisant la main.

Lorsque Verneuil fut entièrement rétabli, son pere lui annonça qu'il falloit qu'il se déterminât à épouser Mademoiselle de Lourangonardier : Verneuil répondit que tant que la guerre dureroit, il ne devoit penser qu'à la gloire ; que l'état qu'il avoit choisi demandoit tous ses soins pour tâcher d'y acquérir

quelque réputation. Folie que tout cela , répondit M. Pichard , tu seras bien avancé avec ta belle réputation , si un boulet de canon t'emporte un bras ou une jambe. Parle-moi d'un bon Financier , la bourse toujours bien garnie , chacun lui fait la cour , jamais réduit à solliciter des pensions , son opulence le place au niveau des plus grands Seigneurs , qui le regardent comme la ressource de l'Etat ; apprend plutôt à calculer , nigaud , qu'à t'aller faire casser la tête. Ce conseil ne fut pas du goût de Verneuil. Son pere s'emporta contre lui , le menaça de toute sa colére s'il refusoit de lui obéir : mais ce grand tapage se réduisit à dire à sa femme qu'elle avoit gâté son fils , & qu'il n'en pourroit jamais rien faire ; ce pronostic ne l'inquiéta pas.

Verneuil , partagé entre le desir de remplir ses devoirs & la tendresse qu'il avoit pour moi , vint nous dire qu'il étoit obligé de rejoindre l'Armée ; qu'on parloit d'une action , & qu'il ne vouloit pas perdre l'occasion de se signaler , pour venir ensuite m'offrir avec plus d'avantages son cœur & sa main. Ah ! Verneuil , repris-je , le don de votre cœur me sera toujours précieux , mais l'amitié que j'ai pour vous me contraint de refuser votre main : il faut obéir à Monsieur votre pere ; je dois préférer votre bonheur à mon repos. Pourquoi me dites-vous ces choses-là , dit Verneuil d'un air attendri ? Croyez-vous que je puisse être heureux sans vous ? non ma chère Adélaïde , soyez certaine que vous seule dans le monde êtes capable de faire ma félicité ,

aucune considération ne pourra m'empêcher d'être à vous : il est vrai que mon pere a des vues qui ne paroissent pas favorables à mon amour ; j'ai même essuyé quelque emportement de sa part ; cependant je compte assez sur sa tendresse , pour oser me flatter qu'il en écouterà la voix pour consentir à mon bonheur , pourvu que vous ayez assez de confiance en moi pour attendre un tems favorable. Je lui tendis la main , ce fut ma seule réponse. Madame d'Embleville , témoin de cette conversation , la termina par de nouvelles assurances du vif intérêt qu'elle prenoit à notre mutuelle félicité.

Après le départ de Verneuil , Madame Pichard , qui se dispoit à retourner à sa Terre , nous invita de l'accompagner avec un si tendre empressement , que Madame d'Embleville ne put se refuser à ses instances ; mon oncle promit de venir nous y joindre pour y passer les vacances ; mais la veille de notre départ Madame d'Embleville se trouva subitement attaquée d'un grand frisson , suivi d'une fièvre très-violente , dont la malignité pensa nous l'enlever. Allarmée pour des jours où les miens sembloient attachés , je passois les jours & les nuits à pleurer. Madame Pichard employa en vain les droits qu'elle s'étoit acquise sur mon cœur pour me consoler , & tâcher de me retirer d'un air dont elle craignoit pour moi-même la malignité. Ah ! Madame , lui disois - je , laissez plutôt agir ma tendresse ; vos bontés aigrissent encore ma douleur par le regret de ne pouvoir

y soufcrire ; ce que le zèle & l'amitié exigent, ne peut jamais influer fur la fanté : par pitié ne m'enviez pas la triste consolation de donner tous mes foins à une personne à qui je dois tout, & pour laquelle je donnerois ma vie. Madame Pichard, sensible à des marques d'un auffi tendre attachement, ne pouvoit que confondre fa douleur avec la mienne ; & mon oncle, comme fi ce n'eût point été assez de voir une épouse chérie prête à descendre au tombeau, étoit encore obligé de suspendre fes maux pour tâcher d'adoucir les nôtres.

Enfin, le Ciel sensible à nos vœux, voulut bien nous rendre celle qui en étoit l'objet ; Madame d'Embleville revint en convalescence : alors oubliant ce que nous avions souffert, nous ne songeâmes plus qu'à l'amuser par mille propos badins que la joie inspire : mais elle y parut peu sensible. Son amitié pour moi s'allarma de me voir si pâle & si changée ; il est vrai que je l'étois extrêmement. Les chagrins & les veilles n'ont, je crois, embelli personne ; plus sensible qu'une autre, il n'est pas étonnant qu'ils prennent auffi davantage fur mon tempérament.

Ma tante, à qui il n'étoit point encore permis de sortir, me faisoit conduire à l'Eglise par sa Femme de chambre. Un jour que je voulois m'y rendre de meilleure heure, pour y faire mes dévotions en action de graces de l'heureux rétablissement de sa fanté, prête d'entrer dans l'Eglise, je me sentis enlever par derrière, & mettre dans une chaise de

*I. Partie.*

E

poste. Je pouffai un cri perçant; mais les chevaux courant à toute bride, m'eurent bientôt éloignée. Un homme qui m'avoit reçue dans ses bras, m'y tenoit serrée la main sur la bouche. Un saisiffement me prend, je perds connoissance; on arrête au milieu d'un champ; des liqueurs fortes rapellent mes sens, je soupire, j'ouvre les yeux & les referme. Trop accablée de maux pour les sentir, mon ame est suspendue, & semble être engourdie sous le poids qui la presse. On poursuit sa route, des chevaux de relais se trouvent aux endroits désignés; on court tout le jour & une partie de la nuit, & l'on arrive enfin à la porte d'un Château, dont le pont-levis est baissé au premier signal. Une femme d'assez bonne mine se présente pour me recevoir; mais trop foible pour la suivre, elle me fait porter dans un appartement où l'on me posa sur une chaise longue. Je vous avertis, dit la personne qui m'avoit enlevée, que Mademoiselle n'a ni bu, ni mangé, ni parlé pendant la route, & que j'ai été dans des tranfes perpétuelles qu'elle ne mourût en chemin. On me fit donner un bouillon.

Un bruit qui se fit entendre, annonça l'arrivée du Duc: je le vis paroître sans marquer aucune surprise: quel autre auroit pû se porter à une pareille extrémité? Ceux qui étoient dans la chambre s'éloignèrent par respect; vous venez sans doute, Monsieur, lui dis-je d'une voix presque éteinte, pour jouir de votre cruauté; prête à descendre au tombeau, je ne puis la redouter, & je présume

même assez de votre probité, pour croire que vous vous repentez déjà de m'avoir réduite dans l'état où je suis. Peut-on se repentir, dit le Duc en saisissant une de mes mains, d'avoir en sa puissance ce que le Ciel a formé de plus parfait; mais, belle Adélaïde, du moins ne me condamnez pas sans m'entendre; il est vrai que je n'aurois pas dû employer la violence pour subjuguier un cœur que je ne devois gagner que par des soins & des attentions redoublées; mais ce qui m'a déterminé à vous arracher du sein de votre famille, est l'assurance que M. de Bracmont m'a donné avant son départ, qu'on se préparoit à vous unir à un homme pour qui vous aviez toujours marqué le plus grand éloignement. Ce mariage arrêté avec M. Després ne me laissant aucune espérance, je n'ai pu me résoudre à vous perdre. Ne craignez rien de mon amour, je vous proteste qu'il sera désormais aussi respectueux qu'il est tendre. Le Duc s'arrêta pour attendre ma réponse. Ciel! s'écria-t'il en me regardant, Adélaïde se meurt; c'est moi qui la tue.

Mademoiselle Dubois, cette femme qui m'avoit reçue, s'aprocha de moi: ne craignez rien, Monseigneur, ce n'est qu'une foiblesse; mais comme elle pourroit avoir des suites fâcheuses, il seroit bon de faire appeler M. Tiebar. Ce M. Tiebar étoit un ancien Chirurgien-Major, fort habile, à qui le Duc avoit donné une retraite dans son Château: il fut lui-même le chercher, & on profita de ce tems pour me mettre au lit. Je fus long-

tems sans connoissance, & cette foiblesse fut suivie d'une grosse fièvre. On me saigna, la petite vérole se déclara avec le pourpre. Cette maladie eut plusieurs suites fâcheuses; je fus long-tems en danger. Le Duc, qui craignoit pour mes jours, en fut au désespoir, & malgré les représentations que ne cessoit de lui faire M. Tiebar sur le danger où il s'exposoit en respirant sans cesse la malignité de l'air, il ne put se résoudre de m'abandonner, donna ses ordres pour qu'on fît courir le bruit qu'il avoit la petite vérole, s'enferma dans ma chambre avec le Chirurgien & Mademoiselle Dubois. Je n'eus point d'autre garde, & pendant tout le cours de ma maladie, je ne pris rien que le Duc \*\*\* ne me le présentât lui-même.

Comment n'être pas touché de pareilles attentions, sur-tout de la part d'un Seigneur, qui n'avoit d'autre défaut que la grandeur de son nom! Etoit-ce un titre pour me le faire haïr? Non assurément, mais il m'avoit arrachée du sein de ma famille, & cette action dont j'ignorois les suites, me forceroit peut-être à renoncer à Verneuil. Cependant en examinant la conduite du Duc, je n'y voyois qu'un homme pénétré de la plus vive passion. Quel est son projet, me disois-je? Croit-il qu'il pourra me résoudre, ou me forcer de devenir sa Maîtresse? Si ses vues avoient été légitimes, eût-il employé la violence? Que je suis malheureuse! Comment pourrai-je me tirer de ses mains? Il est aisé de penser que ces craintes & ces agitations ne

contribuoient pas à mon rétablissement. Je fais ici une confession générale. Il faut tout avouer. Je dirai donc naturellement que ma petite figure eut aussi beaucoup de part à mes inquiétudes ; je n'ignorois pas que la maladie dont j'étois attaquée rendoit quelquefois hideuses les plus jolies personnes ; mon amour-propre me déguisoit la crainte que j'avois de devenir laide , sous celle de perdre le cœur de Verneuil , & l'empressement que je témoignois pour sortir de mon lit n'avoit d'autre but que celui de me regarder dans les glaces. Lorsque je fus levée , n'en trouvant aucune , ah ! M. , m'écriai-je , vous poussez l'attention jusqu'à me dérober le chagrin de voir l'horreur de ma figure. Le Duc fit un éclat de rire en m'embrassant , me dit les choses du monde les plus tendres & les plus agréables , & le Chirurgien & la Dubois m'assurèrent que je n'en ferois point du tout marquée : leur pronostic s'est vérifié.

Pendant ma convalescence je renouvellois au Duc des instances que je n'avois cessé de lui faire dans le cours de ma maladie , qui étoient d'écrire à Monsieur & à Madame d'Embleville pour les instruire de l'endroit où il m'avoit releguée. Ma chère Adélaïde , me dit un jour le Duc , si je vous ai flattée jusqu'à présent d'exécuter vos volontés , c'étoit dans la vue de ne point redoubler vos maux par de nouvelles inquiétudes : incapable de vous tromper , je ne dois plus vous faire les mêmes promesses ; mon amour & des raisons politiques me forcent actuelle-

ment de ne révéler à personne l'endroit où vous êtes : tout ce qui vous entoure m'est dévoué, & je suis sûr de mon secret ; de justes mesures sont prises pour la réussite de mon projet. Ne vous alarmez pas, belle Adélaïde, ce projet n'est point d'attenter à l'honneur d'une personne que je destine à être un jour ma femme. Si je pouvois dès à présent vous faire jouir de ce titre, je n'en différerois pas l'exécution : je ne veux pas non plus vous cacher que j'ai parlé à M. votre oncle de mon dessein ; mais il s'y est opposé avec tant de force que j'ai tout lieu de présumer que c'est ce qui l'a déterminé à conclure votre mariage avec Després, & c'est aussi ce qui m'a fait prendre la résolution de vous enlever à un rival indigne de vous posséder.

Je ne pus entendre cette explication, ni les résolutions que le Duc avoit formées sans verser des larmes. Vous pleurez, mon adorable Adélaïde, me dit-il d'un air attendri ! Hélas serois-je assez malheureux pour m'être attiré votre haine, ou douteriez-vous du serment que je vous réitère de n'être jamais à d'autre qu'à vous ? Parlez, instruisez-moi de mon sort ? Non, M. je ne suis point assez injuste pour payer de ma haine les attentions & les secours que vous n'avez cessé de me rendre pendant tout le cours de ma maladie, & la reconnoissance que j'en conserverai sera toujours gravée dans mon cœur. De la reconnoissance, reprit vivement le Duc ! Ah ! belle Adélaïde, ce sentiment est-il fait pour vous ; convient-il à l'excès de ma ten-

DE LA NATURE 55  
dresse ? Ne pourrai-je donc jamais vous en inspirer de plus favorables à mes vœux ?  
Donnez-moi , M. la liberté de retourner dans ma famille , puisque ce n'est qu'auprès d'elle que je dois accepter l'honneur que vous me faites en voulant bien vous borner à épouser une simple Demoiselle , qui ne peut vous apporter pour toute dot que sa vertu.

Un Courier qu'on annonça au Duc interrompit cette conversation , c'étoit un ordre de partir dans l'instant pour se rendre dans son Gouvernement , afin d'y pacifier quelques troubles qui s'y étoient élevés. Comme depuis sa feinte maladie , il n'avoit pu se refuser à l'empressement de ses amis les plus intimes , son Chirurgien lui peignoit le visage de marques rouges , qui ne sont pas difficiles à faire , & il me racontoit le soir les complimens qu'il recevoit de ce qu'il n'en seroit aucunement marqué.

Le Duc parut désespéré d'être obligé de me quitter ; il donna ses ordres afin que je ne pusse lui échaper , se proposant , s'il étoit obligé de rester long-tems dans son voyage , de me faire partir avec la Dubois pour l'aller joindre , c'est-à-dire lorsque je pourrois en soutenir la fatigue , car ma santé n'étoit point encore entièrement rétablie. Me voilà consignée à la garde de Mademoiselle Dubois , qui à la vérité étoit une assez bonne créature. J'employois tout ce que je crus de plus séduisant pour l'engager à me donner la liberté. Demandez tout ce que vous voudrez , me disoit-elle , j'ai ordre de mon

Maître de vous obéir en tout hors en ce point. Ne croyez pas que pour vous satisfaire je me mette dans le cas de mériter des réprimandes de sa part. Et bien repris-je , permettez-moi du moins d'écrire à Madame d'Embleville. Tant que vous voudrez : voilà du papier , des plumes & de l'encre , ainsi vous pouvez vous y occuper toute la journée , pourvu que cela ne vous échauffe point trop. J'écrivis plusieurs lettres que je donnai à un Domestique , qui loin de les remettre à leurs adresses , les faisoit tenir à son Maître.

Je reçus un jour un gros paquet de lettres , il y en avoit une du Duc , par laquelle il me marquoit qu'il s'étoit enfin déterminé à me satisfaire ; qu'il avoit écrit à mon oncle , & que je verrois ses dispositions par la lettre qu'il m'envoyoit. Cette lettre étoit pleine de tendresse. Mon oncle me félicitoit du bonheur que j'avois d'avoir inspiré au Duc des sentimens assez distingués pour qu'il voulût bien m'honorer du don de son cœur & de sa main ; que je devois en être comblée ; qu'il m'exhortoit à ne jamais m'écarter de mon devoir , que je ne pouvois lui en montrer ma reconnoissance que par ma complaisance & des attentions toujours renouvelées à le prévenir dans tout ce qui paroîtroit lui faire plaisir. On me disoit aussi que Madame d'Embleville avoit eu quelques accès de fièvre , occasionnés par le chagrin qu'elle avoit ressenti lorsqu'elle aprit mon enlèvement , mais que la nouvelle de la fortune qu'on me préparoit l'avoit entièrement rétablie.

Cette lettre fit une si furieuse révolution sur moi que je pensai m'évanouir. Mademoiselle Dubois me demanda si j'avois appris la mort de quelques-uns de mes proches. Non, dis-je, c'est la maladie de ma tante qui m'effraie. Vous êtes bien sensible, reprit la Dubois, on ne meurt pas pour être malade; vous m'avez fait une frayeur horrible, & je vais écrire à Monseigneur qu'il ne vous envoie jamais de pareilles lettres. Gardez-vous en bien, repris-je, vous me feriez périr d'ennui, si on me privoit de la satisfaction d'en recevoir. Sans doute que les premières m'annonceront son parfait rétablissement. Mademoiselle Dubois fit semblant de me croire, mais elle ne fut pas la dupe de mon petit mensonge.

Je ne pus dormir de la nuit; mille réflexions vinrent en foule m'accabler; je me livrai à toute ma douleur. Hélas! me disois-je, si je suis forcée d'obéir à mon oncle, il faut donc que je manque à la parole que j'ai donnée à Verneuil, lui qui a la générosité de renoncer à tout pour moi: quoi! j'irois pour un vain titre, qui dans le fond n'est qu'une chimère, me priver d'un bonheur d'être unie à un homme qui seul peut faire toute ma félicité! Mais mon oncle ignore l'attachement que j'ai pour Verneuil; il ignore son amour, sa tendresse & celle de Madame Pichard; il ignore que Madame d'Embleville a formé elle-même les nœuds qui nous attachent l'un à l'autre. Malheureuse politique! Ah! Després, que je te hais! C'est toi qui es la base

de tous mes maux : & toi , cher Bracmont , que j'aime autant que ton aimable sœur , quelle fatale confiance as-tu faite au Duc ? quel étoit donc ton projet ? J'ai cru être aimé de toi : que ne lui parlois-tu de ta tendresse ? peut-être que ce Seigneur eût été assez généreux pour la respecter. Il est vrai que tu n'es pas décoré de titres pompeux , mais font-ce ces titres qui forment l'ame ? la tienne est si belle , qu'elle mérite l'estime de tout homme dont les sentimens sont analogues aux tiens. La nuit se passa dans de pareilles réflexions. Que de perplexités pour un cœur de quinze ans ! L'Amour , quoiqu'enfant , peut sans doute quelquefois moraliser.

Le lendemain , Mademoiselle Dubois me trouva très-changée : elle étoit ma gardienne , confidente du Duc , & chargée par lui d'examiner tous les mouvemens de mon ame. Je m'en doutois , mais je n'étois pas assez politique pour me garantir de ses ruses , qui ne tendoient néanmoins qu'à rendre un compte exact à son Maître de l'impression qu'avoient fait sur moi les lettres que j'avois reçues , & des diverses tentatives renouvelées sans cesse pour obtenir ma liberté. Elle m'engagea d'écrire au Duc ; je le fis , & à M. & Madame d'Embleville. Les réponses que j'en reçus furent conformes aux premières lettres. On peut croire qu'elles ne me tranquillisèrent pas.

Depuis plusieurs jours Mademoiselle Dubois paroissoit fort inquiète , souvent je la

trouvois occupée à écrire de longues lettres, & son embarras, lorsque j'entrois dans sa chambre, me fit croire qu'il se tramoit quelque chose de nouveau contre mes intérêts. Un matin qu'elle me croyoit endormie, je l'entendis sortir, & m'enfermer, suivant sa coutume; un pressentiment me fit lever aussi-tôt. Je regardai par la croisée d'une garde-robe, & la vis traverser les cours du Château. Quoique peu curieuse des affaires des autres, je ne pus résister à l'envie de passer dans sa chambre pour voir si je ne trouverois point quelque éclaircissement qui pût me mettre au fait de tous les mouvemens extraordinaires qu'elle se donnoit. Heureusement qu'elle avoit négligé d'ôter la clef d'un Secrétaire où elle renfermoit ce qu'elle avoit de plus précieux; le hazard me fit d'abord mettre la main sur une lettre du Duc. Voici ce qu'elle contenoit.

» De nouveaux ordres m'obligent à res-  
 » ter dans mon gouvernement. Peu satis-  
 » fait des nouvelles que vous me donnez de  
 » la personne que j'ai confiée à vos soins,  
 » j'ai pris de justes mesures pour la faire  
 » partir avec vous le dix-huit de ce mois.  
 » Ainsi, ma chère Dubois, faites le plus  
 » secrètement que vous pourrez, emballer  
 » tout ce qui est à son usage, afin d'être  
 » prête à partir au jour indiqué; une es-  
 » corte vous attendra à deux lieues de mon  
 » Château pour la conduire avec plus de  
 » sûreté. Sur-tout qu'on n'use d'aucune  
 » violence, au cas qu'elle voulût se refuser

» à ce voyage : je vous promets seulement  
 » d'employer la ruse, & de lui insinuer que  
 » c'est pour aller au-devant de sa famille.  
 » Votre dernière lettre m'inquiète, & me  
 » détermine à être moi-même le gardien  
 » d'une personne sans laquelle je ne puis  
 » vivre.

Pour ne donner aucuns soupçons à la Du-  
 bois, je remis cette lettre qui m'instruisoit  
 de tout ce que j'avois à craindre, où je l'a-  
 vois prise. Peu curieuse d'examiner le reste,  
 je me remis au lit afin de pouvoir y rêver  
 en liberté. On cherche à me tromper, m'é-  
 criai-je. Ah! je suis perdue! partir le dix-  
 huit, & nous sommes au douze! Hélas!  
 comment parer ce coup? Juste Ciel, prote-  
 ge mon innocence! Je me mis à pleurer:  
 c'est notre ressource à nous autres femmes.  
 Quelle est foible! Il semble cependant qu'elle  
 soulage la douleur. Les ames tendres sont  
 plus sensibles que d'autres. Tout ce qui af-  
 fecte le cœur les pénètre. Hé! de combien  
 d'endroits le mien ne l'étoit-il pas! On vou-  
 loit m'arracher à l'amour, à l'amitié, à la re-  
 connoissance. Que de sujets de m'allarmer!  
 Mais il falloit prendre une résolution. Le  
 Ciel me l'inspira.

Nous étions au commencement du Prin-  
 tems. Depuis le départ du Duc, j'allois  
 presque tous les jours me promener dans  
 les potagers, je causois avec le jardinier. Sa  
 fille, qui l'aidoit dans son travail, aussi sim-  
 ple que la violette, dont elle me presentoit  
 tous les jours un bouquet, me réjouissoit

beaucoup par ses naïvetés; & Mademoiselle Dubois me laissoit volontiers m'amuser auprès d'elle, pendant qu'elle s'occupoit d'autres-soins qui souvent demandoient sa présence.

Remplie d'un projet que je crus immanquable, je fis semblant de m'éveiller au bruit que la Dubois fit en entrant; elle tenoit un bouillon qu'elle me presenta: je dis que je n'en voulois point, que j'aimois mieux une tasse de café. Je vais donc le prendre, dit la Dubois: on fera le café pendant que vous ferez à votre toilette. Elle ne fut pas longue. J'affectai beaucoup de gaieté, & la pauvre Dubois en fut la dupe. Après avoir déjeuné, je dis que je voulois descendre dans les potagers pour me donner le plaisir de faire causer la jardiniere. Elle m'y conduisit, & me voyant rire & badiner avec cette fille, elle profita de ce tems pour retourner à mon appartement faire des balots de tout ce qui concernoit ma garde-robe, que le Duc avoit eu soin de rendre des plus complètes; & moi, sans perdre un instant, j'arrachai à la jeune fille son bonnet, que je mis en badinant sur ma tête, en lui posant le mien sur la sienne. Viens voir, Marie-Jeanne, comme tu es jolie. Ah! Mademoiselle, vous badinez? Je l'entraînai dans sa maison, & la fis regarder dans un petit miroir. La jeune fille avoit de l'amour-propre. Qui est-ce qui n'en a pas? Je veux, Marie-Jeanne, que tu mette ma robe & mon jupon. Tiens, tu seras jolie à ravir. Ah! Mameselle, de si biaux

atours ne sont pas faits pour des filles comme nous. Monsieur notre Curé défend au Prône que je nous occupions de notre parure comme les grandes Dames, & puis cela fait quasi une masquarade, & je n'aurois pas l'absolution à Confesse : dame, voyez-vous, ça me feroit bien du tort, je sôns si différentes des Dames. Tu te moques, ma chère enfant ; je t'assure que les Dames ne sont point faites autrement que toi : je cret bin que si. Je veux te prouver le contraire, donne-moi ton juste & ton jupon, tu verras qu'avec cet ajustement je vais devenir une paysanne, & toi avec le mien tu seras tout d'un coup métamorphosée en une très-jolie Demoiselle. En disant cela, je m'étois deshâillée, & la jeune fille, en rougissant, souffroit que je lui ôtasse son fichu, son juste, son tablier & son jupon : j'eus bien-tôt endossé tout cet ajustement ; je la parai des miens. Regarde à present quelle différence il y a entre nous deux. Je me fais un cadeau d'attraper Mademoiselle Dubois. Tiens - toi sur cette chaise, & quand elle viendra, ne t'avise pas de lui faire la révérence, cela n'auroit plus l'air d'une Dame. Ouvre-moi cette porté qui donne dans la campagne, afin que je me cache derrière.

Marie-Jeanne obéit sans penser à mal : sous prétexte de rentrer, je pris la clef, fermai la porte à double tour, & me mis à courir de toutes mes forces ; la crainte me donnoit des aîles : j'eus bien-tôt gagné un bois, qui n'étoit qu'à un quart de lieue du Château. J'a-

vançois dans le bois sans sçavoir quelle route tenir, lorsque je fus arrêtée par une Dame dont la voiture prise dans une ornière, l'avoit forcée d'en descendre. Mon trouble m'avoit empêchée de la remarquer, mais je n'étois point échappée à ses regards. On ne pense pas à tout. Un bas de soie, un soulier blanc brodé d'or n'est guère la chaussure d'une Paysanne, ce fut aussi ce qui frapa cette Dame. Mon Dieu, ma belle Demoiselle, me dit-elle en s'approchant de moi, qui peut vous obliger à fuir ainsi déguisée? Surprise de me voir reconnue, je ne répondis d'abord que par des larmes: cette Dame en fut attendrie, elle m'offrit ses services avec tant de zèle & d'amitié que je ne pus lui refuser toute ma confiance.

Je montai donc avec elle dans sa voiture; elle ordonna à son cocher de prendre la grande route, & d'aller le plus vite qu'il pourroit. Heureusement qu'elle n'étoit pas éloignée de son Château. Pendant la route je lui fis le détail de mes aventures. Elle admira le tour ingénieux dont je m'étois servie pour tromper la pauvre Marie-Jeanne, & me promit de me remettre entre les mains de ma famille, ou entre celles de Madame Pichard, au cas qu'elle fût à Verneuil, cette Terre n'étant qu'à cinq ou six lieues de son Château.

Arrivée chez Madame de Monzeau, (c'est le nom de cette Dame) son premier soin fut de me faire quitter mon ajustement champêtre; je me revêtis d'une de ses robes, qui

m'alloit à peu près comme un sac, mais un manteau cache tous les défauts. Le lendemain on fit partir un Domestique pour sçavoir si Madame Pichard étoit dans la Terre de Verneuil. Le soir nous apprîmes qu'elle y étoit avec Monsieur & Madame d'Embleville. Qu'on juge de ma joie, qui ne se peut exprimer ! Madame de Monzeau me dit obligamment qu'elle étoit fâchée de me perdre si-tôt, qu'elle se flattoit cependant que je ne l'oublierois pas, & que lorsque j'aurois satisfait à l'empressement si naturel de revoir une famille & des amis qu'elle ne doutoit pas qui ne me fussent fort attachés, elle espéroit que je voudrois bien me joindre à elle pour les engager à venir avec moi passer quelque-tems dans son Château; je la remerciai & l'assurai que je n'oublierois jamais les services qu'elle venoit de me rendre, qu'ils étoient de nature à être éternellement gravés dans mon cœur.

Le jour suivant Madame de Monzeau, voulut elle-même me conduire; & pour éviter les suites d'une trop grande surprise, souvent dangereuse à des ames sensibles, elle fit d'abord demander Madame Pichard, & la prépara avec prudence à recevoir une personne qui lui avoit toujours été chère; mais lorsqu'elle me nomma, elle fit un cri de surprise qui attira son fils & Madame d'Embleville, qui étoient restés dans un cabinet à côté du salon; & ne gardant aucune mesure, notre Alédaïde est retrouvée. Juste Ciel ! s'écria ma tante, enfin vous nous la rendez. Quelle nouvelle !

nouvelle ! Ah ! Madame , que je vous ai d'obligation ! Où est-elle ? J'étois dans l'anti-chambre , & cette voix si chère à mon cœur me détermina à paroître dans l'instant ; je me précipitai dans les bras de ma tante. Madame Pichard m'en arracha pour me combler des plus tendres caresses. Pénétrée des sentimens qui m'animoient , je ne pus les exprimer que par des soupirs & par des larmes. Les gens du siècle connoissent-ils cette voluptueuse sensibilité ? Non , elle n'est point faite pour ces prétendus Philosophes , vrais Automates , dont la machine n'est montée que pour sourire aux favoris de Plutus ; ce Dieu seul les anime.

Qu'on me pardonne cette petite digression. Je reviens à ce qui m'entoure , il est tems de parler de Verneuil ; Verneuil , hélas ! il étoit devenu statue , immobile , les yeux fixés sur terre , pâle & froid comme un marbre ; pas un mot ne sortit de sa bouche. Qu'avez-vous , Monsieur , lui dis-je avec émotion ? sans doute vous vous trouvez mal. Point de réponse. Je ne vous conçois pas , mon fils , dit Madame Pichard. Il se leve , & va se promener dans le parc. Quel accueil ! devois-je m'y attendre ? M. d'Embleville entra , il venoit d'apprendre mon retour ; il m'en marqua sa joie par beaucoup de tendresse. Je le trouvai extrêmement changé ; ma tante m'apprit qu'il venoit d'essuyer une très-grande maladie ; il fallut lui conter ce qui m'étoit arrivé. Mon recit leur apprit que j'avois eu la petite vérole. On ne s'en étoit point aperçu ,

quoiqu'il m'en restât encore quelques marques sur le visage.

On vint avertir qu'on avoit servi ; nous passâmes dans la salle à manger ; mais n'y trouvant point M. de Verneuil , Madame de Monzeau , ni Monsieur & Madame d'Embleville ne voulurent pas se mettre à table qu'il ne fût arrivé. On le cherchoit inutilement dans le parc , lorsqu'un Domestique vint annoncer qu'il venoit de partir pour quelques jours. Que dites-vous ? mon fils est parti ! Je ne le puis croire ; ce seroit le comble de l'extravagance. Mon oncle prit pour lui seul la malhonnêteté de Verneuil , & en fut très-piqué ; pour moi il me prit un si violent saisissement , que je pensai en étouffer. Madame d'Embleville , qui se doutoit de la révolution que cette nouvelle feroit dans tous mes sens , avoit toujours les yeux fixés sur moi ; s'apercevant de l'effort que je faisois pour cacher mon trouble , elle se leva de table , & m'en fit sortir. Tu te trouves mal , ma chère enfant , me dit-elle en me soutenant pour me conduire dans un cabinet , où elle me fit mettre sur une chaise longue. Je fus près d'une heure sans pouvoir exprimer une parole ; ma tante avoit coupé mon lacet ; elle me tenoit les mains qu'elle serroit dans les siennes. Sensible à ces marques de bonté , occupée de ma douleur , je ne pouvois faire connoître ces deux sentimens que par de longs soupirs.

Mon oncle & ces Dames inquiètes , voulurent entrer ; mais ma tante s'avança au-

devant d'eux, pour leur dire que ce n'étoit que des vapeurs auxquelles j'étois assez sujette, qu'il ne me falloit qu'un peu de repos; qu'elle les prioit d'avoir la complaisance de faire un piquet avec M. d'Embleville. Un signe qu'elle fit à Madame Pichard, acheva de nous en débarrasser. Cette chère tante revenue auprès de moi, employa tout ce qu'elle crut de plus consolant pour calmer ma douleur. C'est moi qu'il fuit, m'écriai-je, Ah! chère Maman, concevez-vous tout ce qu'un pareil procédé a de cruel, & d'insultant? Oui, ma fille, mais c'est un premier mouvement de jalousie qu'il faut pardonner à la violence de son amour; il t'aime, & ce trait d'extravagance, loin d'allarmer ta tendresse, doit plutôt servir à te convaincre de sa passion. Il m'aime, dites-vous, & moi je le déteste & ne le veux voir de ma vie. De quoi le cruel peut-il m'accuser? l'idée seule m'en fait horreur. Non, il ne m'a jamais aimée; le véritable amour a plus de confiance. Quelle différence de la réception à celle de mon oncle & à la vôtre! l'une est pleine de tendresse, la sienne ne l'est que d'humiliation. Que je suis malheureuse de l'avoir rencontré ici! du moins si je ne l'avois point vu, je pourrois encore me flatter qu'il m'aideroit toujours. Ah! chère tante, poursuivis-je en me jettant à son cou, cachez-je vous en conjure toutes mes foiblesses à mon oncle, elles pourroient diminuer sa tendresse. Pour vous, qui sçavez si bien lire dans mon ame, j'ose me flatter que vous voudrez bien

me les pardonner, & me continuer l'amitié dont vous m'avez toujours comblée, & qui va faire seule le bonheur de ma vie? Ma tante me le promit, en m'assurant que je lui étois devenu plus chère par les chagrins que j'avois effuyés; & que rien ne pouvoit jamais altérer sa tendresse.

Cet épanchement de cœur m'ayant soulagée, ma tante craignit qu'une plus longue absence ne donnât de nouvelles inquiétudes à M. d'Embleville. Nous rentrâmes dans le salon; une nouvelle compagnie venoit d'arriver. Madame de Monzeau qui se dispoit à partir, engagea Monsieur & Madame d'Embleville avec un empressement si naturel, de ne point quitter la Province sans venir passer quelques jours dans son Château, que mon oncle piqué des malhonnêtetés de Verneuil, lui répondit qu'il se trouvoit trop honoré des offres obligéantes qu'elle vouloit bien nous faire pour n'en pas profiter, & que s'il ne craignoit d'indisposer Madame Pichard, il partiroit sur le champ pour l'accompagner, & lui témoigner sa reconnoissance des services qu'elle avoit si généreusement rendus à sa nièce.

Madame Pichard, qui d'abord avoit été occupée à recevoir la nouvelle compagnie, entendant cette dernière phrase, se leva précipitamment: comment, dit-elle avec un air de surprise, vous vous préparez déjà à nous quitter? Je vous avertis, Madame, que vous n'en ferez pas la maîtresse: je conviens de la faute que j'ai faite; il est certain que j'aurois

dû vous prier de nous accorder la grace de passer quelque-tems ici ; mais la petite scène dont vous venez d'être témoin , doit me servir d'excuse , & ce seroit me punir avec trop de cruauté des incartades de mon fils , que de me priver du plaisir de vous posséder plus long-tems. Madame de Monzeau remercia Madame Pichard de sa politesse , dit qu'elle étoit attendue chez elle , & qu'elle ne pouvoit se dispenser de partir ; que son frere , qui devoit arriver le lendemain , ne sçauroit que penser de son absence. Si ce n'est que l'arrivée de M. le Comte qui vous inquiète , reprit Madame Pichard , j'enverrai au-devant de lui pour le prier de nous faire l'honneur de venir vous tenir compagnie. Vos offres sont assurément des plus obligeantes , dit Madame de Monzeau , & je suis désespérée de ne pouvoir y acquiescer. Permettez que je me joigne à mon amie , dit ma tante , pour vous supplier de rester du moins jusqu'à demain , & M. d'Embleville , ma nièce & moi , aurons l'honneur de vous accompagner ; vous partirez si matin que vous voudrez. Vous y mettez une condition trop flatteuse pour que je puisse m'y refuser.

Ce combat de politesses auroit peut-être duré plus long-tems , si Madame Pichard n'eût été obligée de rejoindre sa compagnie , qui étoit entrée dans le parc pour y goûter le plaisir de la promenade. Mon oncle , qui depuis une attaque d'apoplexie qu'il venoit d'essuyer , marchoit difficilement , resta dans

le salon, & Madame de Monzeau, ma tante & moi lui tinmes compagnie.

Les révolutions qui s'étoient faites depuis mon arrivée, ne m'avoient point encore permis de m'informer de ce qui s'étoit passé pendant mon absence. Madame de Monzeau me prévint sur les questions que je voulois faire. Vous avez dû être bien touchés, leur dit-elle, lorsqu'on vous enleva cette charmante personne, & je juge par la sensibilité que vous avez fait paroître en la retrouvant, quelle a dû être votre affliction. Ah! Madame, reprit M. d'Embleville, ce fut pour nous un coup de foudre. Madame n'étoit point encore rétablie d'une longue maladie qu'elle venoit d'avoir. Heureusement que je sortois de son appartement, lorsque je vis arriver la Femme de chambre qui fendoit en pleurs; je courus au devant d'elle. Qu'avez-vous, Mademoiselle, lui dis-je? où est ma nièce? Ah! Monsieur, je suis au désespoir! Dieux! qu'allez-vous m'apprendre? parlez donc, expliquez vous. La pauvre fille étoit tremblante & prête à s'évanouir. Que signifie ce désordre, continuai-je en me troublant moi-même? Hélas! Et bien, parlez. Ah! Monsieur, on vient de l'enlever; on vient de l'enlever! Quel coup pour Madame d'Embleville! Je restai quelque-tems immobile. Gardez-vous de paroître dans son appartement, poursuivis-je, que je ne sois rentré, & j'eus mille peines à tirer d'elle de quel côté avoit tourné la chaise. Je m'habillai dans

l'instant, & sortis pour faire partir en poste une personne dont j'étois sûre; je fus ensuite prier Madame Pichard de venir m'aider à consoler son amie. Mais lorsque je lui eus appris cette triste nouvelle, elle s'évanouit, on eut peine à la faire revenir, & ce ne fut que pour verser un torrent de larmes. Monsieur, me dit-elle à travers ses sanglots, Madame d'Embleville est-elle instruite de ce malheur? Non, repris-je; & vous me choisissez pour lui donner le coup de mort. Hélas! Madame, ce coup lui sera moins rude de votre part que de celle de tout autre! Et de quoi suis-je capable, Monsieur, sinon de m'affliger avec elle? & c'est précisément cette sensibilité que vous faites voir pour ses maux qui va les adoucir; c'est un bien si précieux pour une ame sensible de trouver dans l'amertume de sa douleur une amie qui la partage avec autant de sincérité: en disant cela je lui donnai la main pour descendre, & nous montâmes dans ma voiture.

Nous trouvâmes Madame d'Embleville dans un accablement qui tenoit de l'imbécillité. Sur les onze heures, après avoir sonné plusieurs fois sa Femme de chambre, qui n'avoit osé paroître, ayant toujours fait dire qu'elle n'étoit pas rentrée, un secret pressentiment lui donna de l'inquiétude. Elle se leva précipitamment, & trouva sa Femme de chambre entourée de tous les Domestiques, qui tenoient conseil sur la malheureuse aventure d'Adélaïde. Le bruit qu'ils faisoient en parlant tous ensemble les avoit empêché de

l'entendre , si bien qu'elle se trouva au milieu d'eux comme un spectre qui les effraya tous & leur ferma la bouche. Elle rentra dans son appartement , où chacun la suivit en silence , aucun n'osant le rompre le premier. Elle se mit dans un fauteuil , les yeux fixés sur terre. Un quart-d'heure après les élevant au Ciel , puis les laissant tomber languissamment sur ses Domestiques : Retirez-vous , leur dit-elle d'une voix entrecoupée par ses soupirs. Qu'on me laisse , je veux être tranquille. Hélas ! Madame , s'écria sa Femme de chambre , vous voilà donc instruite. Quelle douleur est la vôtre ! nous en sommes tous pénétrés. Mais, Madame , au nom de Dieu, tranquillisez-vous ; Monsieur va peut-être vous en donner des nouvelles.

Nous entrâmes dans ce moment , & Madame Pichard , que j'avois priée de la ménager , se précipita dans ses bras en lui baignant le visage de ses larmes sans prononcer un seul mot. Quel spectacle ! J'en fus saisi d'effroi. Madame Pichard se remit dans un fauteuil en continuant ses pleurs , & ma femme la regardoit avec des yeux stupides qui me firent craindre une rechûte. J'avois espéré , leur dis-je , trouver des motifs de consolation dans la tendresse de l'une & l'amitié de l'autre ; non-seulement vous me refusez ce secours , mais vous m'accablez encore par votre douleur. Je conviens que l'état où je vous vois est un instant de crise , à laquelle la raison cède , votre ame s'oublie & ne sent plus que les maux ; les miens sont comptés pour rien.

La

La plus tendre amitié vous lie à Adélaïde. Cette union des ames que la conformité d'humeur, le raport de sentiment, & la connoissance du cœur rend si parfaites, vous avoient attachée à la jeune personne qu'on vient de nous ravir : mais est-elle totalement perdue pour nous ? la mort nous l'a-t-elle enlevée pour jamais ? Si cela étoit je ne blâmerois point une douleur qui, quoiqu'elle fût encore fort peu raisonnable, seroit du moins fondée sur la perte totale d'un bien dont on ne pourroit plus espérer de goûter les douceurs ; mais l'espoir de la revoir est ce qui doit contribuer à notre consolation. Soyez persuadée que ceux qui nous l'ont arrachée, n'ont aucun dessein de nuire à sa santé, & je compte trop sur les principes qu'elle a reçus de vous, pour n'être pas certain qu'elle se tirera du danger où sa vertu est exposée sans y donner aucune atteinte.

Ce discours que je prononçai avec force, fit l'impression que je desirois ; il fut goûté de Madame Pichard, qui devenue plus tranquille, se joignit à moi pour tâcher de mettre quelque calme dans l'esprit de ma femme : nous y parvinmes enfin, elle se prêta à nos consolations.

J'oublie de dire que pendant le recit de mon oncle je n'avois cessé de pleurer & de baiser les mains de Madame d'Embleville, & lorsqu'il eut cessé de parler, je fus me jeter à son cou. Ah ! mon cher oncle, comment pourrai-je jamais m'acquitter de tous les maux que je vous ai causés ? La compagnie qui ren-

I. Partie.

G

tra m'empêcha de poursuivre, la conversation devint générale & fort peu intéressante pour moi. L'heure du souper vint, on se mit à table; ensuite chacun se retira dans son appartement.

Madame d'Embleville me fit mettre au lit; mais occupée de tout ce qui venoit de m'arriver, je ne pus prendre aucun repos. Agitée de divers sentimens, & indignée des procédés de Verneuil, qui étoient toujours présents à mon esprit, je ne pouvois encore les comprendre. Je me promettois bien de le haïr; mais il n'entroit pas dans mon projet qu'il dût être insensible à ma haine. Non, je n'y veux plus penser; ce n'est qu'en oubliant un infidèle qu'on peut s'en venger. Du moins, si Bracmont étoit ici. Hélas! qu'en ferois-je? Ce seroit un surcroit d'inquiétude. Que je suis sotte! ma tante ne m'en a pas dit un mot, & je n'ai pas osé lui demander si elle avoit reçu de ses nouvelles. Comment lui avouer qu'il est cause de tous mes maux par son imprudence? Peut-être que sans cette fatale confidence le Duc auroit attendu tranquillement que les obstacles qu'il dit être actuellement invincibles fussent levés, pour déclarer son amour, & qu'il ne se seroit pas porté à employer la violence pour m'arracher du sein de ma famille. Il m'a paru si tendre & si respectueux, que je ne puis douter de sa passion. Que son cœur doit être irrité contre moi, après toutes les attentions qu'il a eues pendant ma maladie! Il va me taxer de la plus noire ingratitude,

je ne le mérite pas : s'il avoit pu se contenter des sentimens de reconnoissance & de ceux de l'amitié la plus pure ; mais c'étoit de l'amour qu'il demandoit, & je n'en voulois avoir que pour mon ingrat. On remarquera que Verneuil venoit continuellement interrompre mes réflexions ; il sembloit qu'il fût caché dans un des replis de mon cœur, pour y confondre toutes mes idées. En pensant à différens objets, il étoit le seul qui m'affectoit le plus.

Le jour parut enfin, & Madame d'Embleville, qui m'entendoit souvent soupirer, se douta de mon agitation, & me proposa de nous lever pour descendre dans le parc : j'acceptai avec empressement sa proposition. A peine eûmes-nous gagné la terrasse, que notre surprise fut extrême de rencontrer Madame Pichard avec son fils : ce dernier la quitta dès qu'il nous aperçut, & elle s'avança vers nous en demandant ce qui pouvoit nous engager à nous promener si matin. Je pourrois, dit Madame d'Embleville, vous faire la même question ; je vous soupçonne même de ne vous être point encore couchée. C'est la vérité, reprit Madame Pichard, je suis furieuse contre mon fils ; j'ai appris qu'il étoit rentré par une des portes du parc, & qu'il s'étoit enfermé dans sa chambre sans avoir voulu rien prendre de la journée. J'y suis montée avec un bouillon que je l'ai forcé de prendre ; j'ai voulu ensuite lui reprocher toutes ses extravagances ; mais à tout ce que j'ai pu lui dire, il ne m'a fait

aucune réponse, sinon qu'il est le plus malheureux de tous les hommes; il est comme un fou. Ma fille, poursuiuit-elle, tu t'es malheureusement un peu trop étendue sur les attentions que le Duc a eu pour toi pendant ta maladie. Il est persuadé que tu l'aimes, & voilà ce qui lui tourne l'esprit. Je crains bien, ma chère enfant, que toutes ses agitations ne le fassent tomber malade.

Grand Dieu! m'écriai-je, que je suis malheureuse! Hélas! si j'aimois le Duc, l'aurois-je sui avec tant de précipitation? Ah! Madame, que Monsieur votre fils est injuste! Je le sçais, ma chère fille; mais tu dois pardonner ses injustices à la violence de sa passion: s'il ne t'aimoit pas, seroit-il jaloux? Madame, reprit ma tante, si Monsieur votre fils ne trouve plus ma nièce digne de lui, après la malheureuse aventure qui vient d'arriver, il y avoit une façon plus honnête de s'en détacher. Sans doute il ne faut pas que la femme de César soit seulement soupçonnée, mais c'est un malheur que nous n'avons pu éviter. Que voulez-vous demander à un fou, sur qui la raison ne peut encore agir, dit Madame Pichard? je suis au désespoir de toutes les malhonnêtetés qu'il vous a faites, qui sont cependant une preuve de son amour. Et moi, repris-je, chère Maman, je pars désespérée d'être venue apporter le trouble dans votre maison. Madame d'Embleville ajouta que notre absence y feroit renaître la tranquillité, & qu'elle se flattoit que cette aventure ne diminueroit rien

de la tendre amitié qui avoit toujours régné entr'elles.

Madame Pichard fit tout ce qu'elle put pour s'oposer à notre départ, nous dit les choses du monde les plus gracieuses, ne m'appellant jamais que sa chère fille, & me faisant mille tendres careffes.

Nous rentrâmes dans le salon, où nous trouvâmes Madame de Monzeau & M. d'Embleville qui venoient d'y descendre. Nous déjeunâmes pendant qu'on préparoit la voiture; & après avoir renouvelé nos remercimens à Madame Pichard, nous partîmes pour nous rendre chez Madame de Monzeau.

Nous trouvâmes en arrivant un Valet de chambre qui venoit faire des excuses à Madame de Monzeau de la part de M. son frere, que des affaires imprévues obligeoient de rester dans sa Terre; qu'il espéroit en être bientôt débarrassé, & qu'il comptoit venir passer une partie de l'Été avec elle. Madame de Monzeau répondit qu'elle étoit fâchée de ce retard, qui l'empêchoit de faire la connoissance de deux aimables personnes, dont sûrement il se reprocheroit d'avoir été privé de leur compagnie.

Nous passâmes huit jours chez cette Dame, pendant lesquels elle ne cessa d'employer ses plus tendres careffes pour me consoler. Est-il possible, me disoit elle, que votre raison n'ait point assez de force pour vous faire oublier l'accident du monde qui arrive le plus fréquemment, & qui est celui qui ti-

re le moins à conséquence ? M. de Verneuil est aimable , il vous aimoit , vous vous y êtes attachée sans connoître son Caractère ; & parce qu'il vous quitte , vous regardez cela comme le plus grand des malheurs qui puisse vous arriver. C'est que vous n'envisagez que le moment présent ; mais jetez les yeux sur l'avenir , & voyez si vous auriez pu être heureuse avec un homme dont le caractère ne se développe qu'en montrant beaucoup d'humeur. Une jalousie insoutenable , sans compter mille autres défauts essentiels qu'il peut encore joindre à ceux-ci. Que savez-vous ? son caprice est peut-être une grace que le Ciel vous fait , pour vous épargner le repentir de l'avoir épousé. Est-ce à votre âge qu'on doit regretter la perte d'un homme ? Avec de l'esprit , de la figure , des graces & toutes les qualités qui font à désirer , on ne manque point d'établissement. Vous possédez tous ces dons qui font qu'on ne peut vous voir sans s'intéresser vivement pour vous. M. de Verneuil les avoit remarqués ; le Duc en a été pénétré ; d'autres aussi sensibles & plus judicieux , chercheront à leur tour les moyens de vous plaire. Ah ! Madame , lui dis-je en l'interrompant , que je suis touchée de la bonté de votre cœur , qui veut bien employer les choses du monde les plus obligantes pour calmer mes inquiétudes ! Quelle nouvelle obligation ne vous ai-je pas ? & cela se disoit en lui baisant les mains que je mouillois de mes larmes. Madame de Monzeau m'embrassa , en me disant qu'elle vou-

loit être mon amie & celle de Madame d'Embleville , pourvu que vous soyez toutes deux plus raisonnables ; car votre chère tante mérite aussi un peu d'être querellée.

Ce fut par de pareilles conversations que Madame de Monzeau tâcha de me distraire de mes ennuis. Les affaires de mon oncle le rapellant à Paris , il fallut nous séparer ; mais ce ne fut qu'après avoir promis à cette Dame que nous reviendrions la voir aux vacances.

De retour à Paris , tous les amis de M. & de Madame d'Embleville vinrent les voir ; M. Després fut des premiers. On lui avoit dit que j'étois au Couvent ; il fut charmé de me revoir , & demanda si je devois y retourner. Ma tante répondit qu'elle ne m'avoit fait sortir que pour m'habiller , & que je ne resterois que le tems qu'il faudroit pour remonter un peu ma garde-robe , qui étoit en très-mauvais ordre.

Je ne restai que quinze jours chez mon oncle , pendant lesquels on ne me fit point sortir , dans la crainte que le Duc n'employât de nouveaux moyens pour me r'avoir ; & pour me mettre à couvert de ses poursuites , on arrêta ma pension dans une Abbaye , & mon oncle protesta que je n'en sortirois que le chapeau sur la tête. M. Després vint me dire adieu ; il m'assura en sortant qu'il espéroit bien-tôt me revoir pour ne nous plus séparer. J'avois trop de chagrin pour faire attention à ces dernières paroles , ni au ton affectueux dont il les avoit prononcées.

Il fallut enfin partir , & ce ne fut pas sans

verser beaucoup de larmes. Madame d'Embleville me promit de me venir voir tous les jours ; elle vint me conduire avec Nanette , qui n'avoit pu me dire un mot en particulier , parce que ma tante ne m'avoit pas quittée d'un instant ; en descendant de carrosse , je me jettai dans ses bras. Que tu es sotté , mon enfant ! ne te reverrai-je pas demain ? Allons , point de ces enfantises ; ne fais point attendre ces Dames ; je vais monter au Parloir de Madame l'Abbesse , où tu peux venir encore me trouver. Elle s'arracha de mes bras , & me mit entre les mains d'une Religieuse , qui me dit les choses du monde les plus obligantes. La pauvre Nanette pleuroit ; elle me dit , en m'embrassant , qu'elle avoit bien des nouvelles à m'apprendre , mais qu'il ne falloit pas que personne en sçût rien , & qu'elle viendroit me voir. Je l'assurai qu'elle me feroit grand plaisir.

Je me fis conduire au Parloir de Madame l'Abbesse. Dès qu'elle m'aperçut , elle me rendit sa main que je baisai. Approchez , ma belle Demoiselle , me dit-elle ; ne vous contraignez pas ; ces pleurs vous font honneur , elles sont une preuve de votre sensibilité & de la bonté de votre cœur. Voilà de ces physionomies intéressantes qui portent avec elles leur recommandation. Madame , quel âge a-t'elle ? Quinze ans , répondit ma tante. Je ne doute pas , continua l'Abbesse , qu'elle n'ait beaucoup de raison ; je la prends sous ma protection , & je veux qu'elle me vienne voir d'amitié tous les jours. Enten-

dez-vous, mon cœur? A cela je ne fis qu'une inclination. Il faut tâcher de dissiper cet air de tristesse qui ne vous sied point du tout. Je suis sûre qu'elle est une fois plus jolie quand elle rit : elle n'aura ici aucun exemple de mélancolie ; toutes nos Dames sont fort gaies ; elles sont contentes de leur état ; & c'est une grande satisfaction pour moi. Sans doute, Madame, que vous viendrez la voir souvent, car vous me paroissez fort attachées l'une à l'autre. J'ai une grace à vous demander, qui est de me faire avertir lorsque vous aurez quelque moment à perdre ; je serois charmée de faire connoissance avec vous. Madame d'Embleville, comblée des politesses de Madame l'Abbesse, y répondit avec le respect & l'empressement que la reconnoissance purent lui dicter, & prit congé d'elle en me recommandant de mettre tous mes soins pour tâcher de mériter les bontés que Madame vouloit bien avoir pour moi.

Je donnai la main à Madame l'Abbesse, qui rentra dans son appartement. Cinq ou six Religieuses l'attendoient pour faire leur cour, & peut-être aussi par un motif de curiosité ; c'est le péché capital d'une Religieuse. L'arrivée d'une nouvelle Pensionnaire est un événement qui intéresse toute la Communauté. Elle est jeune, est-elle jolie ? Si cela est, pourquoi la renferme-t'on ? Les esprits travaillent, on soupçonne des aventures ; chacun cherche à les deviner, & de tout ce qui peut échaper au hazard, elles en composent une histoire formée par leurs imaginations,

mais dont l'impression ne peut s'effacer.

Me voilà donc avec mes graces & mon joli minois en butte aux regards curieux de toute la Communauté. Et ce qui excite encore leurs attentions, ce sont les bontés de Madame; elle est, dit-on, sûrement sa parente; cet air d'aisance & de noblesse le prouve assez. On suspend donc son jugement jusqu'aux questions qu'on se propose de me faire; mais Madame les arrête par de nouvelles attentions. Elle ordonne qu'on transporte mes hardes dans une chambre dépendante de son appartement, & il est dit que je mangerois à sa table.

Que de prédilections & de matières à raisonnemens! ira-t'elle seule au Parloir? Non, Madame d'Embleville, pénétrée des bontés de Madame l'Abbesse, la fait demander avec moi, on y reste des heures entières. Ce Parloir de Madame est isolé, nulles Sœurs-Ecoutes n'osent en aprocher, & la pénétration reste en défaut. Que signifie cette grande intimité? Attendez, Mesdames, la suite vous l'apprendra.

L'amitié que Madame l'Abbesse avoit conçue pour Madame d'Embleville & pour moi, étoit un de ces coups de la sympathie qu'on ne sçauroit définir. Il est certain que nous en fûmes frappées toutes trois en même-tems; on auroit dit que nos cœurs se cherchoient pour se confondre ensemble, & qu'ils n'avoient point de tems à perdre pour se témoigner réciproquement toute la tendresse dont ils étoient pénétrés l'un pour l'autre: & ce

qu'il y avoit de singulier, c'est que Madame d'Embleville parloit de nos affaires comme si l'Abbesse les eût sçues ou qu'elle dût les deviner.

Cette amitié se fortifiant de jour en jour, Madame ne m'apelloit que son Bijou, & je n'étois connue dans le Couvent que sous le nom de Toutou de Madame. Elles avoient raison, car je la suivois comme un petit barbet. J'avois repris mon enjouement, & je l'amusois beaucoup par mes vivacités. Verneuil étoit presque effacé de mon esprit, il ne m'arrivoit pas d'y penser cinq ou six fois dans la journée. Lorsque la Femme de chambre de Madame d'Embleville vint me demander, je fus seule au Parloir, elle m'aprit que ma tante avoit été incommodée, qu'elle prenoit les bains, & qu'elle seroit plusieurs jours sans me voir. Ne me trompez pas, ma Bonne, lui dis-je d'un ton ému, la maladie de ma tante n'est-elle point plus sérieuse qu'on ne pense? Non, Mademoiselle, ce n'est qu'une legere indisposition. Madame est fort échauffée, & les bains qu'elle prend ne sont que par précaution. Mais, Mademoiselle, êtes-vous seule? Oui, pourquoi? C'est que j'ai bien des choses à vous apprendre: premièrement, j'ai des lettres à vous remettre depuis long-tems de la part de M. de Verneuil. Garde-les, ma chère Nanette, lui dis-je; je ne veux ni les lire, ni en entendre parler de ma vie. Comment se porte Madame Pichard? est-elle à Paris?

Ah! mon Dieu, Mademoiselle, reprit

Nanette sans répondre à ma question, que vous a-t'il donc fait? je le croyois doux comme un mouton. Voyez un peu ce que c'est que de nous! à qui se fiera-t'on? Oh! pour celui-là, je ne l'aurois jamais cru capable de faire de mauvais tours à personne: hé bien, le bon Dieu l'en punit; car s'il n'est pas mort, il n'en vaut guère mieux. Que dis-tu, m'écriai-je avec un saisissement dont je ne fus pas la maîtresse? Verneuil est mort! Pas encore tout-à-fait, Mademoiselle, il est à l'extrémité; je l'ai pourtant bien pleuré ce matin: c'étoit un homme bien généreux, mais je ne le croyois pas si méchant: n'ayez pas peur que je vous en reparle jamais: si donc! j'en serois bien fâchée; que Dieu veuille avoir son ame: je ne voulois pas vous en parler, je craignois de vous chagriner, parce que je pensois que vous l'aimiez encore; j'aurois peut-être mieux fait. Tenez, ce sont ces vilaines lettres qui en sont cause.

On remarquera que Verneuil mourant ne fut plus si coupable à mes yeux; je pris ces vilaines lettres que je venois de refuser avec tant de mépris, pour les ferrer soigneusement dans ma poche. Tâche, lui dis-je, ma chère Bonne, de venir m'en dire des nouvelles; sur-tout prends garde de faire connoître à qui que ce soit que je m'y intéresse. Bon, vous êtes trop bonne, il vaut mieux l'oublier. Parlons d'autre chose. Sçavez-vous qu'on va bien-tôt vous marier? Tu es folle, repris-je, va-t'en, & viens tous les jours me dire des nouvelles de Monsieur &

Madame d'Embleville; tâche de les engager à me faire sortir seulement une journée pour les aller voir.

Nanette sortit & revint sur ses pas pour me prier de lui garder le secret sur ce qu'elle m'avoit dit au sujet de Verneuil. Je lui promis, & n'avois garde d'y manquer. J'étois restée dans le Parloir pour me remettre de mon trouble. Je tirai mon mouchoir pour essuyer quelques larmes qui tomboient malgré moi de mes yeux. Bon, dis-je, voilà ces vilaines lettres, mettons-les dans l'autre poche. Dans quel tems peut-il les avoir écrites? il faut du moins en voir la date: cette date n'est pas seule, des lignes la précédent, j'en lus quelques-unes; la fin d'une lettre est toujours tendre. Voyons si le commencement répond à cette fin. Sans doute, hélas! s'il eût toujours été de même! Enfin, je les parcourus toutes d'un œil rapide. La cloche sonne, j'entends Madame rentrer dans son appartement, & je cours au-devant d'elle.

Qu'est-ce que c'est? nous avons un petit air bien sérieux; on vous prendroit pour une de mes vieilles Assistantes: qu'avez-vous donc appris, mon bijou? que signifie cette longue conversation? Madame, repris-je, c'est la Femme de chambre de ma tante qui vient de m'annoncer qu'elle est malade, & qu'elle va prendre les bains, ce qui pourra me priver long-tems du plaisir de la voir. Vous n'ignorez pas combien je lui suis attachée; cette maladie m'inquiète, je crains qu'elle n'ait des suites.

Je ne blâme point votre sensibilité , mon cœur ; votre tante m'est chère , vous partagez toutes deux ma tendresse ; cependant je ne me sens point allarmée d'une indisposition qui ne servira qu'à lui faire mieux goûter l'état d'une bonne santé.

Le soir , lorsque Madame fut couchée , je repris les lettres de Verneuil , que je relus plusieurs fois , & j'eus le courage de les brûler après les avoir apprises par cœur. Cette précaution me paroïsoit nécessaire : je veux dire celle de les brûler. Eût-il été séant qu'on m'eût trouvé ces lettres ? J'avois eu tort de les prendre , si c'étoit le chagrin qui l'eût rendu malade. Mais non , il m'a trop offensée pour que je puisse lui pardonner. Je passai une partie de la nuit en contradiction avec moi-même ; je voulois haïr Verneuil , & je ne cessois de le plaindre.

Cependant Madame d'Embleville fut quinze jours sans paroître ; elle écrivit souvent à Madame l'Abbesse. Il y avoit toujours à la fin de ses lettres un petit mot pour moi , mais on ne me permettoit point de les lire ; cette réserve m'inquiéta beaucoup. Nannette ne vint point ; on craignoit sans doute les questions que j'aurois pu lui faire.

Madame d'Embleville obtint une permission d'entrer dans l'Abbaye. On m'annonça son arrivée , & je courus au - devant d'elle pour la conduire à l'appartement de Madame , qui étoit au Chœur. Nous passâmes dans ma chambre , où , après bien des carresses , elle me dit qu'elle avoit plusieurs nouvelles

à m'apprendre. Premièrement ton mariage avec M. Després vient d'être arrêté; le contrat doit se passer dans la semaine, & vous ferez mariés au plus tard dans quinze jours. Il faut, ma chère enfant, que la raison supplée ici à l'inclination. M. Després est un fort honnête homme; il vous fait de grands avantages, & je ne crois pas que vous puissiez jamais trouver mieux. Car il ne faut plus penser à Verneuil, il t'a totalement oubliée. Nous ne sommes pas riches; tu sçais, ma fille, que ton oncle est obligé à certaine dépense dont il peut moins se passer que jamais: depuis son attaque il ne travaille presque plus. Ainsi, ma chère, pour ton bonheur & pour le mien, tu dois obéir sans réplique.

Je me jettai aux pieds de Madame d'Embleville en fondant en larmes. Que veut dire cette folie, me dit-elle d'un ton ému? Veux-tu t'oposer à ton bonheur? tu me désespères. Parle, quelles sont tes vues? que demandes-tu? A passer ma vie auprès de vous, petite Maman, lui dis-je d'une voix entrecoupée par mes sanglots. Ce sont-là des raisons d'enfant, reprit-elle en me relevant.

Madame l'Abbesse qui entra, fut extrêmement surprise de me voir dans cet état. N'y a-t'il point d'indiscrétion à demander ce qui peut occasionner une pareille désolation? Vous sçavez, Madame, reprit ma tante, que vos bontés nous ont accoutumées à n'avoir rien de caché pour vous. L'intérêt que vous prenez à tout ce qui nous regarde,

m'engage à vous supplier de vouloir bien vous joindre à moi, pour persuader Adélaïde de se soumettre aux volontés de son oncle, qui veut avoir la consolation de l'établir de son vivant. Le parti qu'on lui propose est un Conseiller au Parlement, très-riche & fort honnête homme.

Hélas! repris-je en mouillant de mes larmes les mains de l'Abbesse; par pitié, Madame, oposez-vous, s'il se peut, à la tyrannie qu'on veut exercer sur moi. Tu sçais bien, mon cher bijou, que je n'ai que la voix de représentation. Mais, Madame, pourquoi vouloir forcer cette jeune personne de se sacrifier à un homme pour lequel elle marque une aversion si décidée? Vous dites que c'est une fortune, n'est-elle pas assez jeune pour espérer d'en trouver une autre? D'ailleurs, ce ne sont pas toujours les biens qu'on doit rechercher dans un mariage, d'où dépend tout le bonheur ou le malheur de la vie. La convenance des caractères, cette sympathie & cette union des cœurs devroit seul en former les liens. Voilà, si je ne me trompe, ce qui doit accompagner l'hymen. Je sçais bien que l'usage du monde est entièrement oposé à mes idées; mais je crois que les personnes qui pensent avec une certaine délicatesse, doivent toujours éviter de contracter des engagements dont l'intérêt est le seul mobile; & vous avez vous-même, Madame, trop de vertu pour ne vous pas oposer au malheur de cette pauvre enfant.

Je puis vous assurer, Madame, dit ma tante,

tante, que si j'étois la maîtresse, connoissant l'aversion qu'Adélaïde a toujours montrée pour le parti qu'on lui propose, je ne lui en aurois jamais parlé; je l'aime trop pour entreprendre de forcer son inclination. Au surplus, je n'ai, comme vous, Madame, que le droit de représentation; je ferai ce que je pourrai auprès de M. d'Embleville; mais si je ne gagne rien, & qu'il faille obéir ou se brouiller avec son oncle, ce sera à elle à choisir lequel des deux partis elle voudra prendre.

J'espère, ma belle Maman, repris-je en l'embrassant, que nous ne serons point obligées d'en venir à ces extrémités; mon oncle a trop de confiance en vous, pour ne pas se rendre aux conseils que vous voudrez bien lui donner en ma faveur; & je compte trop sur vos bontés pour qu'il me reste la moindre inquiétude. Je ne me flatte pas de réussir, dit Madame d'Embleville; votre oncle est si entêté de M. Després, qu'il se persuade que vous ne pouvez jamais être heureuse qu'avec lui. C'est, sans doute, parce qu'ils ont étudié ensemble, repris-je; je loue très-fort sa constance, je m'affociois volontiers à leur amitié; mais pour en être le gage, mes raisonnemens sont trop modernes pour pouvoir y souscrire. Il y a cinquante ans qu'il passoit pour jeune, peut-être étoit-il aimable. Voyez, Madame, le beau présent qu'on veut me faire. Tu extravague, mon enfant, dit ma tante; M. Després n'est point si âgé. Hé bien, n'en parlons plus, lui dis-je.

Je lui demandai si Madame Pichard étoit à Paris. Oui, dit Madame d'Embleville, qui cherchoit à éluder les questions que je pourrois lui faire. Seroit-il possible, repris-je, qu'elle m'eût aussi entièrement oubliée ? pourquoi ne m'est-elle pas venu voir ? Je t'assure, ma fille, qu'elle conserve toujours pour toi la même tendresse : la maladie de son fils l'a extrêmement fatiguée, & jusqu'à ce qu'il soit entièrement rétabli, je ne prévois pas que tu puisses la voir. Ma tante causa encore long-tems avec Madame l'Abbesse, & elle se retira en me disant de ne me point chagriner, & d'être persuadée qu'elle alloit employer toute son éloquence, pour tâcher du moins d'obtenir encore une année de délai.

J'avois coutume de faire une lecture après le souper ; Madame voulut bien m'en dispenser, & me permettre de faire un tour au jardin : c'étoit la première fois que j'y descendois seule. En y entrant je courus d'un air folâtre au-devant d'une Religieuse que Madame aimoit beaucoup. Bon soir, belle Mignone, me dit-elle ; vous courez comme un petit cheval échapé ; si on vous voit, on vous fera rentrer sur le champ. Mon Dieu ! prenons garde, on ne m'a donné qu'une heure ; n'est-il pas juste que j'en profite ? Entrons sous ce berceau. Nous y trouvâmes plusieurs jeunes Pensionnaires qui furent charmées de me voir : une d'entr'elles vint m'embrasser, & me dit qu'il y avoit long-tems qu'elle cherchoit l'occasion de faire connoissance avec

moi ; qu'elle me prioit de la venir voir. Je n'ose, ajouta cette charmante personne, aller vous demander chez Madame ; il faut avoir un maintien si grave & si sérieux vis-à-vis d'elle, que je ne lui rends jamais que les devoirs dont on ne peut se dispenser. C'est par cette raison, repris-je, que vous n'avez pas eu le tems de la connoître ; car je puis vous affurer que personne au monde n'est plus gaie, ni plus aimable que Madame. Trois ou quatre Révérendes Meres vinrent nous joindre ; elles me firent beaucoup de questions, auxquelles je répondis fort laconiquement. L'heure de la retraite sonna, & chacun remonta dans son appartement.

Je rendis compte à Madame des personnes que j'avois vues au jardin, des questions qu'on m'avoit faites, & des politesses que j'avois reçues de la part de Mademoiselle de Brissol (c'est le nom de la jeune Pensionnaire). Je la connois peu, dit Madame, mais on m'en a dit du bien : c'est une fille de grande condition, qui n'est pas avantagée des biens de la fortune, sa famille desireroit qu'elle se fit Religieuse. Je te permets de la voir, mon Bijou ; il faut bien te donner quelqu'un de ton âge avec qui tu puisses te dissiper. Je baisai les mains de Madame pour la remercier.

Retirée dans ma chambre, je me mis au lit ; j'avois eu jusqu'alors bien des chagrins qui n'avoient point encore pris sur mon sommeil ; la véhémence de mon tempérament me les faisoit d'abord ressentir avec une viva-

cité qui, si l'on peut se servir de ce terme, en électrisant toute la force, en ôtoit sans doute la durée : la douleur d'apprendre qu'on me destinoit à M. Després, n'étoit que relative au chagrin que j'avois d'être obligée de renoncer à Verneuil : je n'avois pas eu le tems d'examiner ce qui se passoit dans l'intérieur de mon ame. La conversation de Madame d'Embleville me revint dans l'esprit. Il n'y faut plus penser, il t'a entièrement oubliée : il m'a oubliée ! & mon lâche cœur ne peut encore s'en détacher. Hélas ! je m'étois flattée que la jalousie avoit beaucoup de part à sa maladie, & je disois avec Racine, *si Titus est jaloux, Titus est amoureux* ; je n'ai donc plus d'espérance, & ne vois d'autre ressource pour me punir d'avoir aimé un ingrat, que celle d'obéir à mon oncle. Mais quelle est ma folie ! Quoi ? pour me venger d'un perfide, j'irois me livrer à un homme pour lequel j'ai une antipathie insurmontable ! si le cruel ne m'aime plus, il verra mon mariage avec la dernière indifférence, & je serai seule la victime d'un sacrifice qui me fera passer mes jours dans la douleur ; non, il vaut mieux rester dans ce Couvent ; j'y suis avec agrément ; Madame l'Abbesse a mille bontés pour moi ; on ne peut pas me forcer de prendre le voile, & si je me brouille avec mon oncle, ce ne peut être pour long-tems ; Madame d'Embleville le fera revenir de son entêtement.

Ce fut ma dernière résolution, & je commençois à m'assoupir lorsque Madame l'Abbesse m'envoya chercher pour prendre le

café. Je me dépêchai de m'habiller, & passai dans son appartement. Je gage que cette petite fille n'a pas dormi de la nuit; elle est faite à faire horreur; ses yeux sont enfoncés d'un demi-pié. Qu'avez-vous? J'ai un grand mal de tête, repris-je: Et qui peut avoir occasionné ce mal de tête? vous étiez si gaie hier quand vous vous retirâtes? Je veux le sçavoir. Il est vrai, Madame, que j'ai fait cette nuit de sérieuses réflexions sur la position où je me trouve. Ah! je n'en doute pas; vous êtes, à ce qu'il me paroît, un grave personnage. Mon Dieu, Madame, est-il rien de si affligeant pour moi! si mon oncle ne se rend pas, que deviendrai-je! Il faudra mourir, dit Madame en souriant, je n'y vois point d'autre remède. Allons, point de ces airs dolens; tu sçais bien, mon cœur, que je les abhorre; à ton âge on ne doit s'affliger que lorsqu'on n'a plus aucune ressource; tu es encore bien éloignée de cette extrémité; ainsi reprends cette jolie petite mine que tu as quand tu es de bonne humeur, car celle-ci ne te sied point du tout. Viens m'embrasser, ma mignonne. J'obéis presque les larmes aux yeux; elle ne fit pas semblant de s'en apercevoir, & lorsque nous eûmes déjeûné elle me fit chanter une Scène de l'Opéra d'Iphigénie: j'avois le cœur disposé à la tendresse, je choisis la reconnoissance d'Oreste, & je m'en acquittai très-bien. Madame l'Abbesse se faisoit un amusement, & prenoit même un plaisir singulier à me former le cœur & l'esprit; j'avois déjà eu

d'heureux principes ; aussi disoit-elle que Madame d'Embleville lui avoit tracé son ouvrage, ce qui étoit le plus difficile.

Je fus quinze jours sans entendre parler de rien, & je croyois que mes affaires alloient le mieux du monde, lorsque Madame d'Embleville vint un matin rendre ses devoirs à Madame l'Abbesse. Quoiqu'il n'eût pas été question de moi, je la suivis néanmoins au Parloir, où je fus témoin d'une conversation que la tendresse que ces deux Dames avoient l'une pour l'autre rendoit fort intéressante ; je ne la rapporterai point faute de pouvoir y mêler l'attrait de ce ton affectueux de Madame l'Abbesse, ni cette bonté de cœur de Madame d'Embleville, qui sembloit toujours ne parler qu'à l'ame. Mon tour vint, j'en étois impatient.

Je ne voulois pas te voir aujourd'hui, ma bonne amie, par ménagement pour ton cœur, & peut-être encore plus pour le mien ; tu dois comprendre par cet aveu que je n'ai que de très-mauvaises nouvelles à t'apprendre ; je n'ai pu réussir à persuader M. d'Embleville ; les raisons que j'ai employées ont été trouvées absurdes & misérables ; il s'est emporté jusqu'à me dire des injures, il me reproche de t'avoir insinué des airs de grandeur, dont, dit-il, mon frere & moi sommes fort entichés ; que séduite par nos conseils, nous avons fait naître dans ton jeune cœur une ambition qui ne convient ni à ta fortune, ni à la sienne ; qu'il te fera voir par son compte de tutelle que les dépenses qu'il a faites pour

ton entretien, ton éducation & les pensions qu'il prétend te faire payer, absorberont, & au-delà, le prix de la petite Ferme, qui est le seul bien que tu possèdes. Ainsi, ma chère enfant, le conseil que je puis te donner, est de faire de bonne grace le sacrifice de ton inclination : si j'étois plus riche, je n'hésiterois pas à t'engager à profiter des bontés de Madame en demeurant auprès d'elle, afin d'y attendre un tems plus favorable ; mais je ne suis pas en état de payer ta pension, & ton oncle, qui prétend que tu lui es redevable d'une grosse somme, ne veut plus entrer dans aucune dépense.

Pendant ce discours, les yeux fixés en terre, je n'avois osé les lever. Madamed'Embleville, qui n'avoit pu l'achever sans verser des larmes, avoit aussi fort attendri Madame l'Abbesse. Dieux ! m'écriai-je, quelle dureté ! à quelle extrémité me réduit-on ? quelle affreuse situation est la mienne ! Mais, ma fille, tu peux t'en tirer, promets seulement d'obéir. Moi, repris-je, emportée par le désespoir, obéir à un barbare, qui ne consulte que ses intérêts, auxquels il joint la cruauté de chercher à humilier une ame comme la vôtre ! Ce dernier trait me confond, j'en suis pénétrée : hélas ! quand c'est de votre ame & de la bonté de votre cœur que je tiens tous les talens que je possède, on vient par une ingratitude inouïe vous reprocher vos bienfaits ! Non, chère Maman, ce n'est point par des menaces qu'on peut gagner un

cœur, dont la gloire est d'avoir toujours été guidé par le vôtre. Ma résolution est prise, je n'épouserai point M. Després; que M. d'Embleville s'empare du peu de bien que j'ai, qu'il étende sur cet objet ses prétentions aussi loin qu'elles pourront aller, j'y souscrirai volontiers; qu'il me retire encore cette amitié dont il n'a jamais connu que le nom, pourvu que la vôtre me reste j'en serai pleinement dédommagée. Je te la promets, dit ma tante; qui pourroit te l'ôter? mais à quoi te servira une amitié infructueuse?

Madame l'Abbesse qui nous avoit écoutées sans nous interrompre, prit alors la parole: Tranquillisez-vous l'une & l'autre, il n'est plus question de pension ni d'entretien; je me charge de tout. Je ne scaurois blâmer la résistance d'Adélaïde; mais je veux que pour ne point se brouiller entièrement avec son oncle, elle paroisse se rendre à ses volontés. Ah! Madame, vous voulez ma mort! Ecoutez-moi, jusqu'au bout, mon cœur, je ne veux que ton bien & la tranquillité de Madame. Voici donc mon projet, qui est de dire à M. d'Embleville, que sa nièce, effrayée de ses menaces, consent d'obéir, pourvu qu'on lui donne encore quelques mois pour se préparer au sacrifice qu'il exige d'elle. Par ce moyen nous gagnerons du tems, & lorsqu'on verra qu'il ne sera plus possible de reculer, une maladie que nous ferons durer aussi longtemps que nous pourrons, le tiendra en suspens. Je suis sûr de mon Médecin, il dira

ce

ce que je voudrai ; & il peut arriver des événemens qui nous tireront entièrement d'affaire.

Ma tante remercia Madame l'Abbesse de ses conseils. Il semble que les affaires qui nous intéressent le plus , souvent on n'y voit pas les choses du monde les plus simples ; ce qui nous apprend qu'il est quelquefois nécessaire de confier ses peines à une amie qui soit en état , par son esprit & par sa prudence , de nous aider à nous conduire dans mille événemens imprévus qui arrivent dans le cours de la vie , & dans lesquels le jugement s'endort.

Pour moi je mangeois les mains de Madame l'Abbesse à force de les baiser ; c'étoit tout ce que je pouvois faire : mon cœur trop plein de ses bontés ; ne put lui exprimer autrement ma reconnoissance.

Madame d'Embleville me montra ensuite une lettre qu'elle avoit reçue de M. de Bracmont ; cette lettre me fit soupirer , elle étoit pleine de tendresse pour moi ; il y faisoit un grand détail de ses courses , & parloit de l'espérance qu'il avoit de repasser bien-tôt en France. Madame dit qu'elle seroit charmée de le connoître , parce qu'elle s'intéressoit à tout ce qui nous apartenoit. Ma tante se retira après lui avoir témoigné sa reconnoissance de toutes ses bontés , en la suppliant de vouloir bien me les continuer.

Lorsque j'eus reconduit Madame dans son appartement , elle me renvoya , en me disant qu'elle avoit plusieurs lettres à écrire , &

que je pouvois profiter de ce tems pour faire une visite à Mademoiselle de Brissol. Je partis dans l'instant; cette Demoiselle me reçut avec un air de franchise & d'amitié qui lui acquirent toute la mienne. Je vous sçais un gré infini, me dit-elle, de m'avoir prévenue; par le desir que j'ai de me lier avec vous, je me flatte que votre société dissipera une partie de mes ennuis. Là-dessus elle me conta que sa famille paroissoit déterminée à lui faire passer sa vie dans le Couvent, & qu'elle en étoit désespérée. Vous avez cependant, lui dis-je, Mademoiselle, plusieurs sujets de consolation dans une famille comme la vôtre; il peut arriver bien des révolutions qui peuvent vous tirer d'ici au moment que vous vous y attendrez le moins. Nous causâmes jusqu'à l'heure du dîner. Les jeunes personnes s'occupent de mille bagatelles. Celle-ci dessine très-bien, elle me fit voir quelques petits ouvrages de sa façon. J'avois aussi ébauché ce talent, & je lui promis de lui montrer les miens. L'heure du Réfectoire sonna, & je la quittai pour retourner auprès de Madame l'Abbesse.

Deux jours s'étoient à peine passés, lorsque je reçus un billet de Madame d'Embleville, qui m'annonçoit qu'on viendrait me prendre dans quatre ou cinq jours pour terminer mon mariage avec M. Després, qui ne cessoit d'en presser l'exécution. Je le montrai à Madame l'Abbesse, qui me dit que c'étoit à moi à prendre une dernière résolution. Je répondis qu'il n'étoit pas nécessaire de

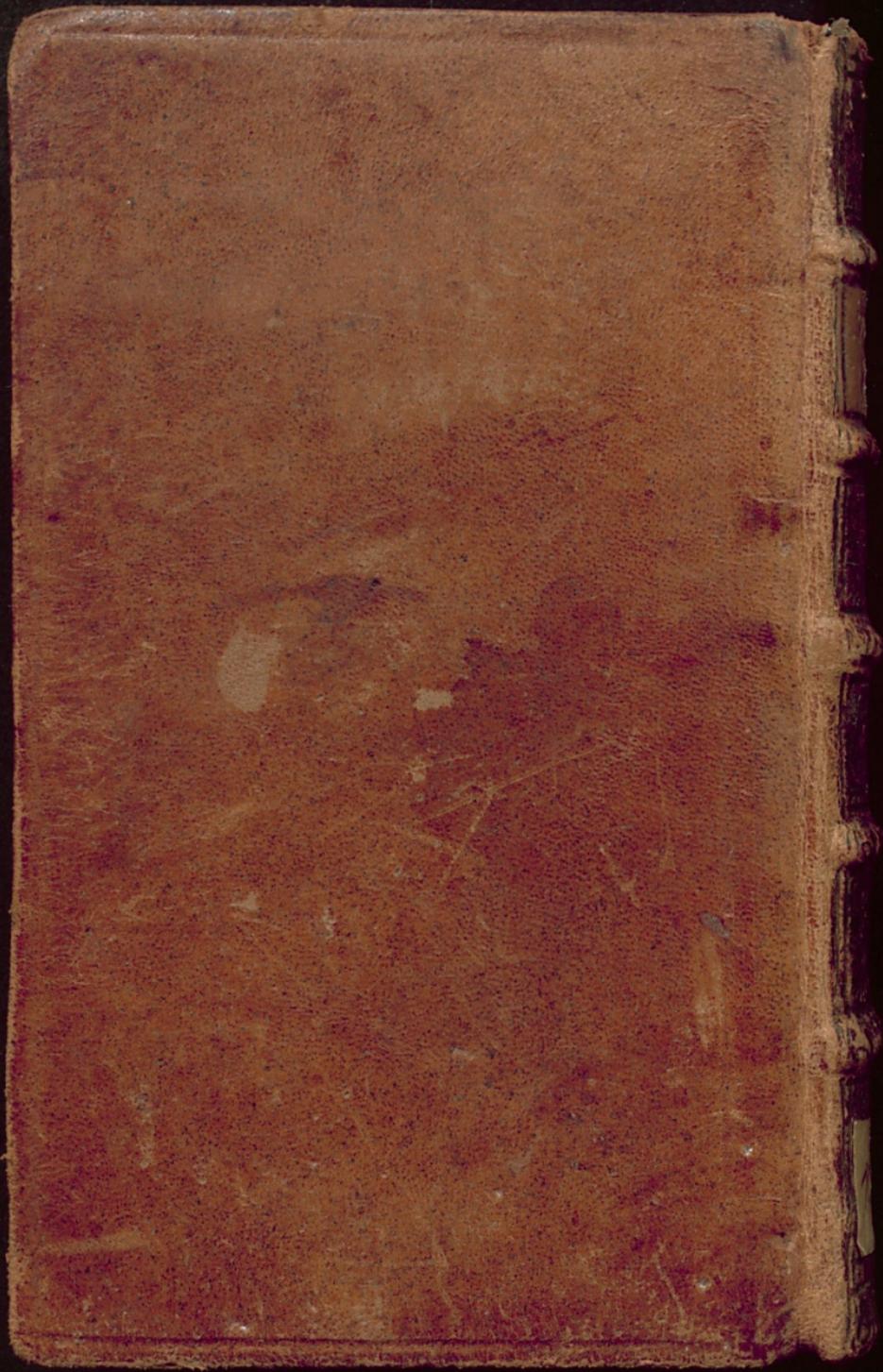
réfléchir long-tems pour cela, que mon parti étoit pris, que j'allois suivre son conseil en jouant le rôle de malade, & que je mourrois plutôt que de consentir à ce mariage. Ce seroit pousser les choses un peu trop loin, dit Madame; car je ne vois rien de pis que la mort. Il faut donc, mon bijou, commencer dès aujourd'hui par vous plaindre d'un grand mal de tête, afin de préparer nos Dames à croire ce que nous voudrons leur persuader.

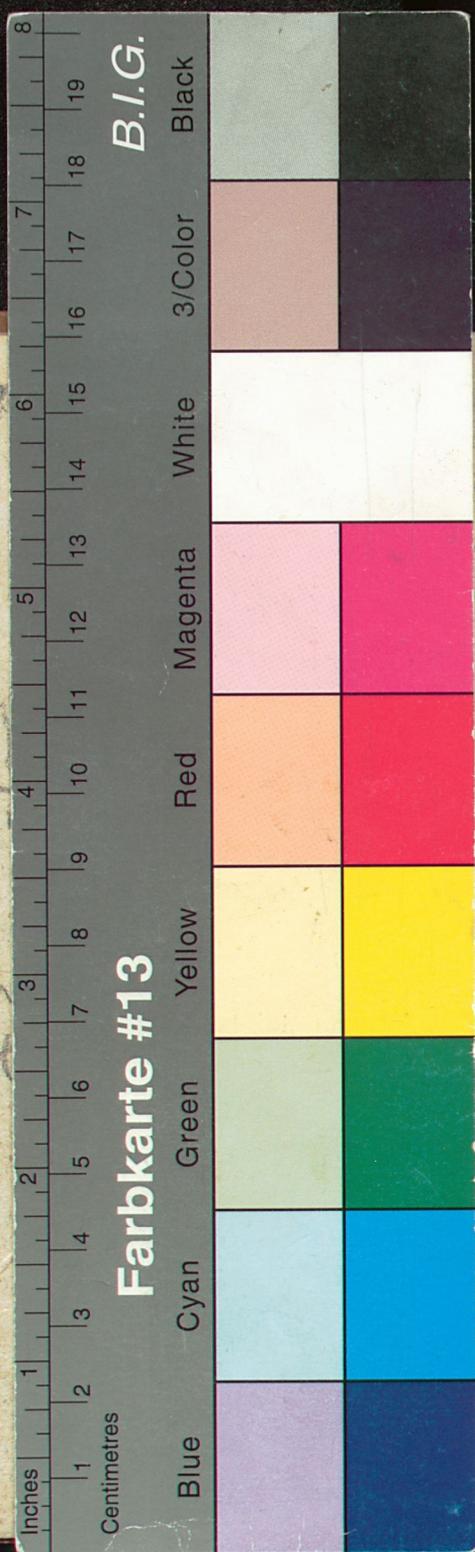
Deux Révérendes Meres Assistantes, qui voyoient à peine à se conduire, entrèrent pour faire leur cour; leur présence m'inspira l'idée de commencer ma comédie; je pris mes dimensions, & me laissai tomber de ma hauteur, la tête sur un gros carreau de duvet qui étoit au bas d'un Prie-Dieu. Leurs Révérences firent de grands cris. Jesus-Maria, me criaient-elles, pensant que j'étois morte. Seigneur, ayez pitié d'elle. L'eau bénite, l'eau des Carmes furent employées à réveiller mes sens; au bout d'un quart-d'heure on s'avisa de me tâter le pouls, & l'on trouva qu'il commençoit à revenir; j'ouvris les yeux en tâchant d'y mettre le plus de langueur que je pouvois; on les trouva égarés. Ma Mere, dit l'une d'elles, cet évènement pourroit avoir des suites fâcheuses; j'ai remarqué que ces sortes d'accidens sont presque toujours les avant-coureurs d'une longue maladie.

*Fin de la première Partie.*









LA VOIX  
DE LA  
NATURE,  
OU  
LES AVANTURES  
DE MADAME  
LA MARQUISE DE \*\*\*.  
PAR MAD. DE R. R.  
AUTEUR DE LA PAYSANNE PHILOSOPHE.  
PREMIERE PARTIE.

von  Bandemes

A AMSTERDAM,  
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. LXVI.

7766 <sup>s</sup>

1095